

Couverture – Le cachet de Beaudriau : un caducée et sa devise «Beware».

Caducée soins médicaux icône vecteur.

Vecteur gratuit. Freepik.com

© 2019 **Aubin**  **Blanchet recherches historiques**

L'Assomption, QC

Georges Aubin 1942-

Renée Blanchet 1941-

Infographie et imprimerie : Imprimerie Reflet, Boucherville

ISBN : 978-2-924900-07-9

PdF (numérique) : ISBN : 978-2-924900-44-4

Dépôt légal (numérique) : février 2022

Dépôt légal : deuxième trimestre 2019

Bibliothèque et archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Beaudriau

Patriote

Médecin errant

Georges Aubin

Beaudriau

Patriote, médecin errant

Aubin  Blanchet

recherches historiques

Sigles

BAC	Bibliothèque et Archives Canada
BAnQ-Q	Bibliothèque et Archives nationales du Québec, section Québec
BAnQ-VM	Bibliothèque et Archives nationales du Québec, section Vieux-Montréal
<i>JFL</i>	<i>Journal d'un Fils de la Liberté</i> (Amédée Papineau)
<i>LMD</i>	<i>Lovell Montreal Directory</i>
<i>MP</i>	<i>Médecins et patriotes</i> (2006)
NAP	Note d'Amédée Papineau

Introduction

La courte vie de Jacques-Guillaume Beaudriau (1818-1863), patriote, issu des Beaudriau-Graveline, est remplie de rebondissements et d'imprévus.

Le contrat de mariage de Joseph Beaudriau-Graveline et Sophie Demers, père et mère de Jacques-Guillaume Beaudriau, est rédigé par le notaire René Boileau, dans l'étude du notaire Joseph Demers, de Chambly, le 12 juin 1814 (minute 2929). On y apprend que Joseph Beaudriau est aubergiste dans la paroisse de Saint-Joseph de Chambly, qu'il est fils d'Urbain Beaudriau-Graveline et de défunte Marie-Anne Bonnier; Sophie Demers, la future épouse, résidente de Chambly, est fille majeure de Joseph Demers et de défunte Charlotte Larocque.

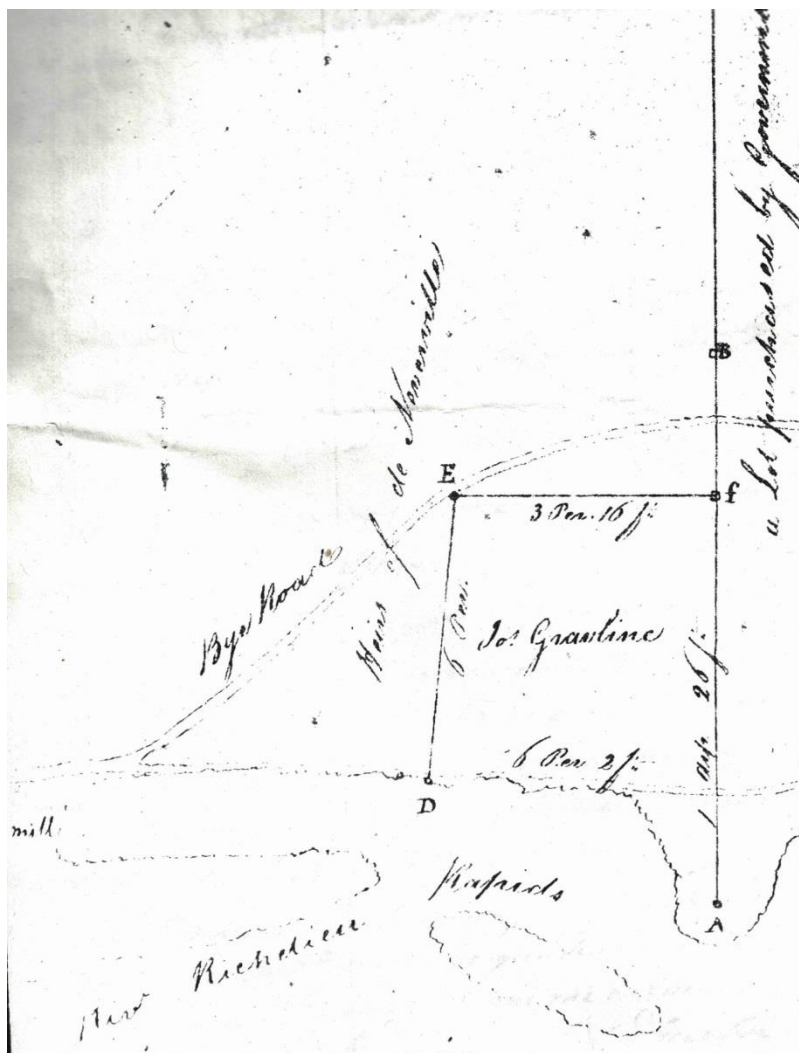
Le père de l'époux est présent et lui sert de témoin; du côté de Sophie Demers, on remarque la présence de son père (Joseph Demers) et de Joseph Demers fils, notaire, son frère; de François Larocque, son oncle; de Marguerite Demers, sa sœur, d'Amable et Édouard Demers, ses frères; de Sophie Demers, sa tante, et Charlotte Mailloux, une amie. Le douaire est de 1500 £ (la livre de 20 *coppres*).

Le nouveau couple fait baptiser en 1815 un premier fils, Joseph, qui meurt à seize mois l'année suivante. Un deuxième enfant voit le jour en septembre 1816 : Édouard Beaudriau, l'aîné de la famille, qui sera plus tard «ingénieur» et qu'on retrouvera en exil à Albany (N.Y.) après l'insurrection des Patriotes. Édouard Beaudriau est dit fils de Joseph Beaudriau, aubergiste, et de Sophie Demers. Le parrain choisi est Urbain Beaudriau, grand-père, et la marraine est Marguerite Ledoux, qui n'ont su signer. Le père est présent au baptême et a signé.

L'aubergiste de Chambly semble vouloir prendre racine dans le sol de Chambly. Peu de temps après son mariage, il achète un terrain le 4 octobre 1816 et le contrat est rédigé encore par René Boileau (minute 3759). Les vendeurs sont Louis Montcourt-Boucher de Niverville, négociant, et demoiselles Marguerite et Thérèse Boucher de Niverville, tous résidents de Chambly. L'acte nous apprend que le père Beaudriau a plus d'une corde à son arc, car il est appelé «marchand de Chambly». Ce jour-là, le marchand-cabaretier achète donc un terrain situé dans la seigneurie de Chambly, de «la contenance qu'il peut avoir» selon le plan dressé par Alexandre Stevenson, arpenteur (3 octobre 1816), ci-annexé. Ce terrain est situé sur le rapide Richelieu et contient 6 perches et 2 pieds de front, et 3 perches et 16 pieds en profondeur; sur un arpent et 26 pieds

de profondeur dans la ligne joignant le terrain du gouvernement; et six perches dans la ligne joignant les vendeurs. La perche, mesure de longueur, équivaut à 18 pieds français. L'emplacement tient au rapide Richelieu, par derrière au terrain du vendeur, qui se trouve entre l'emplacement présentement vendu et une rue ou chemin usité; joignant d'un côté les vendeurs et d'autre côté le terrain du gouvernement.

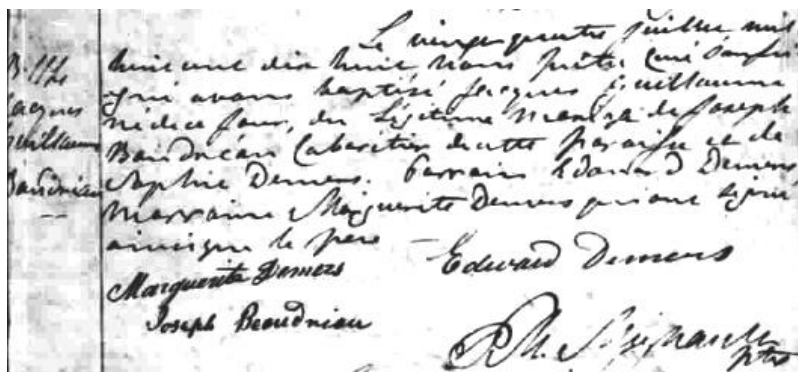
Le prix payé par Graveline est de 2700 £, ancien cours, une somme considérable; le contrat, signé dans la maison de Louis Boucher de Niverville, contient une lettre et un plan de l'arpenteur Alexandre Stevenson, précisant nettement où se trouve la nouvelle acquisition de Beaudriau-Graveline.



Plan de l'arpenteur Stevenson
montrant le terrain acheté à Chambly
par Joseph Beaudriau-Graveline

Deux mois plus tard, le 20 décembre 1816, le marchand-aubergiste se porte acquéreur d'un plus grand terrain partiellement recouvert de forêt appartenant à Barthélemy Lemaire, cultivateur à Chambly : une terre sise dans la seigneurie de Chambly, mesurant 2 arpents et 51 pieds et 4 pouces de front, sur «la profondeur qu'elle peut avoir»; tenant par-devant à la ligne de division entre la baronnie de Longueuil et la seigneurie de Chambly; joignant d'un côté Pierre Cognac et d'autre côté, Noël Darche, le tout en haute futaie. Le prix demandé est de 2400 £, ancien cours. Cependant Beaudriau paiera seulement 300 £ d'ici un an et, en déduction de la somme restante, en bon menuisier, il s'engage à faire avant le 29 septembre 2017, «sur un emplacement que le vendeur a au canton» une maison en bois, de 28 pieds sur 24 pieds. Le notaire Boileau décrit en détail la maison requise par Barthélemy Lemaire, et, l'année suivante, le 13 décembre 1817, Beaudriau reçoit une quittance finale.

Au cours de l'été suivant, le deuxième fils de cette famille, celui qui nous intéresse, vient de naître : Jacques-Guillaume est baptisé à Chambly le 24 juillet 1818, fils de Joseph Beaudriau, cabaretier et aubergiste, et de Sophie Demers. Le parrain est Édouard Demers, son oncle; la marraine, Marguerite Demers, épouse d'Abraham Lynch, tante de l'enfant.



Baptême de Jacques-Guillaume Beaudriau
 Chambly, 24 juillet 1818

En plein élan, les ambitions de Beaudriau père sont brusquement freinées par la mort de Sophie Demers, la femme du marchand-cabaretier. En effet, le 12 octobre 1820, Sophie, mère de famille, âgée de 25 ans, est inhumée au cimetière de Chambly.

Et le 8 mai 1821, c'est la tutelle des enfants Beaudriau : Édouard (4 ans) et Jacques-Guillaume (2 ans). Joseph Beaudriau, leur père, est nommé subrogé tuteur et tuteur honoraire; Joseph Demers, notaire, oncle maternel des enfants, est aussi nommé tuteur honoraire.

Dans la maison Beaudriau, le notaire Boileau procède à l'inventaire des biens de la famille le 29 juin 1821. Joseph Beaudriau-Graveline, est appelé maître menuisier de Chambly. Les évaluateurs des biens du menuisier sont Nicolas-François Arnould,

tailleur, et Jean-Baptiste Bresse, bourgeois, tous deux de Chambly. Joseph Demers, notaire et tuteur honoraire est aussi présent, de même que François-Médard Pétrimoulx, notaire, collègue de René Boileau. Les montants dus à Beaudriau montent à 163 £, mais les dettes du menuisier Beaudriau sont énormes : 3445 £.

Après avoir recensé quelques contrats, l'inventaire est clos le jour même. Mais le 4 octobre 1821, Beaudriau retourne chez le notaire Boileau et demande, sous serment, d'être «retiré au profit de sa communauté». C'est ce que le notaire ajoute en marge du contrat.

À compter de ce jour, Joseph Beaudriau, le père, abandonne sans doute son auberge, car il disparaît des archives peu de temps après l'époque du décès de sa conjointe.

Jacques-Guillaume sera élevé ou mis en pension chez son parrain Édouard Demers, ce qui lui permettra de vivre une adolescence relativement stable dans un milieu normal.

Un recensement fait à Chambly en 1831 mentionne la présence de Guillaume Demers, bourgeois, 37 ans, fils de Joseph Demers et de Charlotte Larocque. Guillaume Demers est oncle de J.G. Beaudriau. Ce recensement contient aussi les noms d'Abraham Lynch, bourgeois, 31 ans, époux de Marguerite Demers, 35 ans, tante et marraine de J.G. Beaudriau. Mais Joseph Beaudriau, père de

Jacques-Guillaume, n'est pas mentionné à ce recensement de Chambly.

Jacques-Guillaume fait ses études au Collège de Chambly, peut-être à partir de 1830. Le nom de Guillaume Beaudriau apparaît, en 1834, dans la liste des étudiants du collège demandant la construction d'une chapelle.

En juillet 1832, à Chambly, le jeune Beaudriau assiste à l'inhumation d'Urbain Beaudriau, son grand-père, cultivateur, décédé la veille, du choléra, âgé de 52 ans.

Trois ans plus tard, en 1836-1837, on peut alors supposer qu'il aurait été envoyé par son parrain pensionnaire à Saint-Hyacinthe pour finir ses études. Il est président d'une société littéraire au collège de Saint-Hyacinthe, alors qu'Amédée Papineau en est le secrétaire. Les sociétés littéraires, fondées par Amédée, ont pour but d'initier la jeunesse aux lettres et à la politique active. Beaudriau, qui a un an de plus qu'Amédée, sera désormais lié intimement à la famille Papineau.

Lié aussi à Ludger Duvernay, capitaine de *La Minerve*, l'organe journalistique des patriotes.

À Montréal, le 8 mai 1837, Jacques-Guillaume est présent au mariage d'Édouard Demers, son parrain,

commis, domicilié à Montréal, fils majeur de défunts Joseph Demers, écuyer, et de Charlotte Larocque, de la paroisse de Chambly. L'épouse est nommée Josephite-Léocadie Dézéry, fille mineure de défunt Pierre-Amable Dézéry, arpenteur, et de défunte dame Sophie Rhéaume, de Montréal. Signatures de Ludger Duvernay, Guillaume Demers, frère de l'époux, et Jacques-Guillaume Beaudriau, neveu et filleul de l'époux.

Depuis 1834, Beaudriau a entrepris des études de médecine auprès du D^r Robert Nelson, patriote dans l'âme. Cette amitié avec le célèbre docteur incitera le jeune Beaudriau à prendre une part active aux insurrections de 1837-1838.

La même année, Guillaume Demers, tuteur des enfants Beaudriau, vend certaines terres qui leur appartiennent depuis la mort de leur mère; la somme acquise – 700 £ – sera remise aux deux frères, à parts égales à leur majorité (notaire Alexis-Pierre Paré, 26 septembre 1834). Édouard Beaudriau, maintenant ingénieur, âgé de 21 ans, ratifie cette vente le 11 novembre 1837 (notaire Joseph-Hilarion Jobin, minute 1338) et touche 350 £, la moitié du pactole.

En septembre 1837, Jacques-Guillaume occupe la fonction de secrétaire à une assemblée présidée par André Ouimet, tenue à l'hôtel Nelson, «pour prendre en considération la convenance de former une association politique à l'instar des jeunes gens

de *Vankleek Hill*.» Et selon le vœu unanime de l'assemblée des *Jeunes Gens Patriotes*, de Montréal, la Jeunesse canadienne est invitée à se réunir, toujours à l'hôtel Nelson, le mardi 5 septembre 1837, 8 h p.m., «où des plans d'une Société Politique, dressés par un comité, nommé par ladite réunion, seront lus et soumis à l'adoption de l'assemblée. Par ordre du président. J.G. Beaudriau, Sec. 28 août.» C'est la fondation des Fils de la Liberté.

Dès lors, on rédige les règles de l'association, énoncées en 20 articles. Le nom de Beaudriau y figure avec ceux d'André Ouimet, Jean-Louis Beaudry, Georges Boucher de Boucherville, et d'autres grandes figures de patriotes.

Il participe activement au soulèvement populaire bas-canadien de 1837. Dans la nuit du 16 novembre, il est de garde à la maison Papineau, rue Bonsecours, avec plusieurs autres patriotes. Il s'enfuit aux États-Unis pour échapper à l'arrestation.

Il retourne pourtant au Canada en décembre, car il est présent à l'engagement de Moore's Corner avec une soixantaine de patriotes venus du Vermont par Highgate. Beaudriau se réfugie ensuite à Swanton.

C'est après l'échec des insurrections que commence la vie errante de Jacques-Guillaume Beaudriau. Amédée Papineau, qui vient aussi de gagner

l'exil, écrit de Burlington, sous le pseudonyme de Joseph Parent, le 26 décembre 1837 : « Nous attendons ici Duvernay et Beaudriau d'un jour à l'autre. » Mais, après Moore's Corner, Beaudriau se réfugie à Swanton un certain temps, avant de gagner Plattsburgh où de nombreux patriotes attendent le moment propice pour se lancer dans une nouvelle attaque.

Il retrouve en sol américain le D^r Robert Nelson, préparant sa Déclaration d'indépendance. Elle a lieu le 28 février 1838. Beaudriau emboîte le pas dans le cortège des purs et durs qui partent, en armes, d'Alburgh (Vermont), traversent au Canada vers Caldwell (Noyan). Il assiste à la lecture du texte proclamant l'Indépendance du Bas-Canada. Mais les volontaires de Colborne s'amènent rapidement; les indépendantistes replient leur pavillon et retournent en armes au Vermont.

Beaudriau, imitant le D^r Nelson, répète à qui veut l'entendre qu'il ne retournera plus jamais au Canada, tant que cette colonie sera sous la gouverne de l'Angleterre. Il l'a juré sur son sabre, pistolet en main. Ou encore, s'il y retourne, ce sera « les armes à la main ».

En mars 1838, il remise son sabre et continue ses études de médecine à Woodstock (Vermont) et pensionne avec Magloire Turcotte, aussi étudiant en médecine. Pour subvenir à ses besoins, Beaudriau donne des cours de français. Amédée écrit le 1^{er} avril : « Mon ami Beaudriau a eu des secours de ses

parents, je crois, puisqu'il est au Collège médical de Woodstock, Vermont.» Il ajoute qu'il s'est rendu à Woodstock avec cinq chelins en poche. L'amitié des deux jeunes patriotes s'étale à pleines pages dans leur correspondance. Amédée étudie le droit à Saratoga. Il ajoute dans une lettre à son père : «Beaudriau est mon meilleur ami; je le connais intimement, j'ai pu étudier son caractère, ses sentiments et j'ai de lui la meilleure opinion. [Thomas Storrow] Brown dit que les professeurs à Woodstock sont très satisfaits de lui et le considèrent comme le plus avancé d'une soixantaine d'élèves qu'ils ont en ce moment. Le D^r Davignon le croit aussi bien avancé. C'est un orphelin, n'a ni père ni mère, est natif de Chambly, est neveu de M. Demers, de la Société de Demers, Beausoleil & cie, Marché neuf, Montréal; c'est son oncle qui l'a élevé. Il a fait ses études collégiales à Chambly, et a étudié la médecine trois ans chez le D^r Robert Nelson, à Montréal.»

En juin 1838, Beaudriau est à Albany. Il quitte bientôt cette ville pour Pittsfield (Massachusetts) où il terminera ses études de médecine. Enfin, il nous raconte qu'il a réussi à décrocher son diplôme de médecine en septembre.

Aussitôt il quitte Pittsfield pour préparer la seconde insurrection. Membre des Frères chasseurs, il est présent aux préparatifs de combats de la seconde insurrection du Bas-Canada à titre de médecin-chirurgien des insurgés.

Après l'échec de cette seconde insurrection, il ouvre un bureau médical à Albany. Une annonce de Beaudriau, médecin, 66, North Pearl St. paraît dans l'*Albany Argus*. Cette adresse est dans le voisinage de plusieurs patriotes en exil, dont Julie Papineau et sa famille qui habitent au 79, North Pearl St.

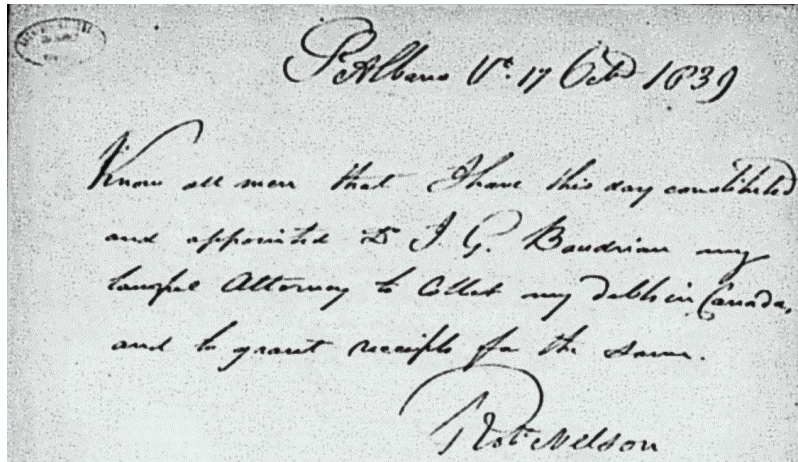
Amédée écrit : «J'ai eu le plaisir de passer les fêtes à Albany avec la famille. Depuis mon retour, la pauvre petite Azélie [Papineau] a eu le croup. Mais ayant été bien soignée et à temps par mon ami le D^r Beaudriau... elle s'est bientôt trouvée mieux.»

Brusquement, sans avertir personne, le 17 avril 1839, Beaudriau ferme son bureau et quitte Albany pour La Nouvelle-Orléans en compagnie de Narcisse Trudeau, patriote de Longueuil, et Pierre Damour, médecin de Montréal. En juin, sa présence est signalée à Hydropolis, à La Nouvelle-Orléans et à Nachitoches, sur la rivière Rouge. Il y rencontre Benjamin Ouimet, frère d'André Ouimet.

Vers la mi-août, il revient à New York, fuyant La Nouvelle-Orléans où il a failli périr de la fièvre jaune qui fait des ravages.

Un mois plus tard, il arrive à Montréal et demeure dans la famille de son parrain Édouard Demers. En octobre, Robert Nelson, de St. Albans (Vermont), donne une procuration à Jacques-Guillaume Beau-

driau pour qu'il aille collecter l'argent qu'on lui doit en Canada.



St. Albans Vt. 17 Oct 1839

Know all men that I have this day constituted
and appointed to J. G. Beaudriau my
lawful Attorney to Collect my Debts in Canada,
and to grant receipts for the same.

Robt Nelson

Procuration de Robert Nelson à J.G. Beaudriau

Beaudriau ira déposer cette procuration chez le notaire Joseph-Hilarion Jobin le 21 octobre 1839, minute 2186 : *Deposit of a letter of attorney from D^r Robert Nelson to D^r Jacques-Guillaume Beaudriau, de Montréal.* La lettre de Robert Nelson est datée de St. Albans, Vt., 17 octobre 1839 : «St. Albans, Vt., 17 Oct. 1839. Know all men that I have this day constituted and appointed D^r J.G. Beaudriau, my lawful attorney to collect my debts in Canada, and to grant receipts for the same. Robt Nelson.»

Après s'être présenté devant le Bureau des examinateurs à Montréal, et avoir réussi son examen, Jacques-Guillaume Beaudriau est admis en

novembre 1839 à pratiquer la médecine et les accouchements dans le Bas-Canada.

En 1840, maintenant qu'il a atteint l'âge de majorité, il se rend chez Guillaume Demers, son tuteur, brasseur de bière à Chambly, et retire les 350 £ qui lui sont dues de la vente des terres héritées de sa mère.

En mai de cette année, Beaudriau commence à pratiquer la médecine à L'Acadie, près de Saint-Jean-sur-Richelieu.

Entre 1841 et 1845, abandonnant sa promesse de ne retourner au Canada que «les armes à la main», le D^r Beaudriau semble bien vouloir s'installer comme médecin quelque part au Canada. Accompagné de son oncle Guillaume Demers, muni d'une procuration d'Édouard Beaudriau, son frère, qui s'est établi à Albany pour y rester, il vend encore des portions de terre qui lui rapportent un peu d'argent.

En septembre 1841, il passe par la ville de New York et rend visite à son ami Amédée, qui écrit dans son journal : «Je reçois aujourd'hui la visite bien inattendue de mon vieil ami Beaudriau, que je n'ai pas vu depuis deux ans. Il est arrivé du Canada samedi [4 septembre] et y retourne ce soir. Il pratique comme médecin à L'Acadie et réussit bien.»

Deux mois passent et Beaudriau ferme son bureau de L'Acadie pour s'établir comme médecin à Montréal. Une annonce de *L'Aurore des Canadas* paraît le 9 novembre 1841, précisant que «Monsieur le D^r J.G. Beaudriau a établi son domicile à la maison de pension tenue par Mme A. St-Julien, où on pourra le consulter en tout temps et à toute heure.»

Peu de temps après, la clientèle devant se faire rare, Beaudriau vend d'autres portions de terre au brasseur Guillaume, son oncle, portions de terre acquises de «la succession de dame Sophie Demers, sa mère, dont il était héritier pour un deuxième.» (Notaire Joseph-Augustin Labadie, 30 novembre 1841, minute 7229).

Les archives n'ayant pas conservé de correspondances de Beaudriau, après 1840, et Amédée ne mentionnant son nom que rarement, nous savons peu de chose sur les vingt dernières années de la vie du médecin patriote.

En mai 1844, cependant, nous apprenons par Amédée (dernier renseignement noté), qui le rencontre sur le vapeur *Britannia*, entre Montréal et Verchères, que Beaudriau est maintenant établi à Boucherville. Ses problèmes d'argent ne se règlent pas, car en septembre, Benjamin-Henri Le Moine, directeur de la Banque du peuple, signifie un protêt à Beaudriau, qui n'a pas honoré un billet à ordre (au montant de 15 £, cours actuel) signé de sa main et

endossé par son parrain. (Notaire Denis-Émery Papineau, 9 septembre 1844, minute 1135).

Les années passent; on est sans nouvelles de lui. En 1849, Victor Beaudry (1829-1888), frère du patriote Jean-Louis Beaudry, a voulu participer à la ruée vers l'or en Californie. Il est à San Francisco avec son frère Prudent, et dirige un commerce de glace. C'est à San Francisco qu'il rencontre un jour les D^{rs} Robert Nelson et Jacques-Guillaume Beaudriau, partis à la conquête de l'or.

Peu en sont revenus millionnaires. La tradition rapporte que le D^r Nelson y a fait fortune, mais qu'il a tout perdu pendant son voyage de retour vers New York où il est maintenant établi.

En 1850, le journal *L'Avenir*, de Montréal, le 13 novembre, fait paraître un entrefilet très laconique : «D^r Nelson et ses deux frères, ainsi que le D^r Boudrias [Beaudriau?] étaient à Salmon Falls [Californie].»

Aussi pauvre et Gros-Jean comme devant, on imagine Beaudriau revenir vers sa patrie sans un sou en poche. Pourtant, en 1856, Jean-Baptiste Labelle, organiste et professeur de musique, de Montréal, vend à Jacques-Guillaume Beaudriau, médecin demeurant à Montréal, un piano, que Beaudriau possède déjà et dont il est content, dit le notaire Joseph Aussem (contrat du 18 novembre 1856, minute 424). Beaudriau paie son piano 100 £, dont

60 en monnaie de ce jour, et 40 avec un billet *promissioire* [à ordre], payable dans huit jours.

Beaudriau serait-il déjà atteint de cécité ? Il s'associe avec le D^r Louis-Marie-Ildefonse Mignault (1817-1869), de Chambly, pour pratiquer la médecine. (Notaire Charles-Gédéon Scheffer, 23 juin 1858, minute 1410).

En 1860, *La Minerve* du 7 décembre reproduit un texte du docteur Beaudriau écrit le 31 octobre : «Docteur Beaudriau (ayant perdu la vue dans l'exercice pénible de sa profession) a l'honneur d'annoncer à ses amis et au public de Montréal qu'il a fixé sa demeure au 183, rue Craig, au pied de la Côte Saint-Gabriel, où il pourra en tout temps être consulté. Il se livrera particulièrement à la pratique des maladies pulmonaires, des affections du cœur, du foie et de toutes les maladies chroniques, rhumatismes, névralgies, et de tout ce qui a rapport à l'art obstétrique. Le D^r Beaudriau a eu l'avantage de faire ses études médicales sous la surveillance du savant et habile D^r Robert Nelson, autrefois de cette ville; il a été gradué dans diverses Universités médicales et a exercé sa profession pendant plus de vingt ans, ce qui lui permet d'offrir ses services avec certitude de donner pleine et entière satisfaction à tous ceux qui voudront l'honorer de leur confiance. On trouvera toujours chez lui diverses pilules purgatives et autres, emplâtres toniques, sirops et tisanes pulmonaires, divers baumes pour enfants, etc. Toujours en main un assortiment choisi et

étendu des parfumeries les plus recherchées et autres articles de toilette. »

En 1861-1862, pendant cette année seulement, l'annuaire Lovell de Montréal mentionne le nom d'un D^r *Beaudrian* (*sic*), demeurant rue Saint-Louis, 45 [entre Berri et Bonsecours]. Ce ne peut être que le D^r J.G. Beaudriau.

Enfin, en fouillant parmi les registres de l'état civil de Montréal, à l'année 1863, on trouve, à la date du 3 octobre, la sépulture de Jacques-Guillaume Beaudriau, médecin, décédé l'avant-veille à l'Hôtel-Dieu de Montréal, âgé de 40 ans. Il en avait 45.

Aucun ami ou confrère ne signe le registre. Beaudriau est mort à l'Hôtel-Dieu de Montréal, dans la solitude complète, oublié de tous.

2296
Jacques Guillaume Beaudriau le trois octobre mil huit cent sixante-trois j'ai porté sous le
intime le corps de Jacques Guillaume Beaudriau, médecin, décédé
à l'Hôtel Dieu l'avant-veille âgé de quarante ans, de cette
paroisse: l'écuyer Benjamin Desrosiers & François Xavier
Chapman qui nous en signent
D. Lelièvre
pse

Sépulture de Jacques-Guillaume Beaudriau
Montréal, 3 octobre 1863

Orphelin dès sa petite enfance, Beaudriau a tout de même eu accès à une éducation de qualité à Chambly et à Montréal. Il a suivi les cours du D^r Robert Nelson, une sommité en médecine et en chirurgie, a participé aux insurrections des patriotes, poursuivi de brillantes études de médecine à Woodstock auprès du D^r David Palmer, et à Pittsfield (Massachusetts) avec le D^r Henry H. Childs. Il pratiqua son art à Albany, L'Acadie, Montréal, Boucherville.

Son amitié avec Amédée Papineau et Ludger Duvernay et les lettres qu'il a écrites à ces deux patriotes, conservées maintenant dans les fonds Papineau et Duvernay, tous ces manuscrits joints à un certain nombre d'actes notariés, permettent d'en savoir davantage sur Jacques-Guillaume, patriote, médecin errant.

Georges Aubin
L'Assomption, mai 2019

Lettres de
Jacques-Guillaume Beaudriau

1837-1840

Billet à Ludger Duvernay¹
BAnQ-VM,P345/15;P1/A,37

Swanton, 26 décembre 1837

Mr. Duvernay est autorisé par le soussigné de retirer
tout argent qui lui viendrait à son nom du Canada.

J.G. Beaudriau

* * *

To
L.J.A.P²., Esquire
Care of the Hon. R.H. Walworth, chancellor
Saratoga Springs
State of New York
Single J.G.B.
BAnQ-Q,P417/7,3.1.3

Woodstock [Vermont], 8 avril 1838

Mon très cher ami,
C'est avec beaucoup de plaisir que je viens
apprendre de vos nouvelles. Depuis le second de
janvier dernier, je n'avais nullement appris de vos
nouvelles, ni directement ni indirectement. Je vous
assure que pour des compagnons d'exil, j'ai trouvé
cela bien dur, vous qui m'aviez si bien promis de

m'écrire aussitôt que vous seriez fixé dans un endroit. Le mois de janvier s'est passé, pas de lettres de vous, et je vous pensais à Albany. Le mois de février s'est passé, la même chose; le mois de mars de même. Enfin le mois d'avril arrive et je reçois de vos nouvelles; l'hiver rude avait semblé engourdir nos liens d'amitié. Enfin, le printemps est arrivé et j'espère qu'avec la belle saison va [*sic*] aussi renaître des liens que jamais changement de climat ne pourra engourdir.

Par faveur de M. Louis Perrault, je viens de recevoir une lettre en date du 26 mars, Saratoga, dans laquelle vous lui parlez longuement de moi. Je vous remercie infiniment des marques d'estime que vous me témoignez et je vois bien que vous ne m'avez pas oublié. M. Perrault me dit qu'il doit y avoir une lettre pour moi à Burlington, venant de vous. Je vais écrire au maître de poste à cet effet.

Je suis charmé de voir que nous allons établir une correspondance; j'espère que vous serez régulier et je serai de même. Enfin, venons au but, en peu de mots. Je vais vous raconter ce que j'ai fait depuis que je vous ai vu pour la dernière fois, l'hiver dernier. Je suis demeuré à Swanton jusque vers le 15 de février et, depuis ce temps, jusqu'au 28 du même mois je suis demeuré à Plattsburgh. Ensuite, vous savez notre *tentatif* pour rentrer dans notre cher pays : nous avons été infructueux. J'étais un des chirurgiens. Presque aussitôt je suis parti pour aller suivre les cours de médecine à Castleton. Il n'y eut point de lecture et je partis pour Woodstock, où

je suis maintenant résidant depuis un mois. Je suis fixé ici jusqu'au mois de juillet et peut-être pour plus longtemps.

Je suis arrivé ici au commencement des cours, et je suis les lectures journallement. Nous avons six lectures par jour, nous avons une très bonne classe, environ 60 étudiants en médecine. Les lectures sont données avec beaucoup de savoir. En parlant des professeurs, je vous remarquerai ici que j'en suis bien aimé et considéré, entre autres par le D^r Palmer, qui agit envers moi comme un bon ami et protecteur. Dans tous nos malheurs, j'ai assez de bonheur. Je pense être gradué dans le mois de juin prochain, il y a toute probabilité. Je travaille en conséquence. Je suis arrivé ici avec cinq *schellins* seulement dans ma poche. J'ai immédiatement soumis ma situation au D^r Palmer, qui m'a favorisé auprès des dames, et j'ai ouvert d'après sa demande une classe pour enseigner la langue française. Et j'ai maintenant sept écolières, ce qui me donnera assez d'argent pour payer ma pension (dans ce temps, l'on fait comme l'on peut).

Je suis dans l'impossibilité de recevoir des lettres de chez moi. Ainsi je suis sans nouvelles de chez nous. Il y a aussi à Woodstock Henry Leprohon³, de Montréal, fils de M. [Léon-Bernard] Leprohon, clerc du Marché, aussi M. Magloire Turcotte, étudiant en médecine chez le D^r Boutillier, Saint-Hyacinthe, ce qui me fait beaucoup de plaisir d'avoir des Canadiens. M. Turcotte pensionne avec moi. Pour ce que je pense de faire, je n'en sais rien, probablement

que je demeurerai ici jusqu'au mois de septembre, et qu'après je partirai, ayant mes diplômes, pour aller voguer sur l'océan du monde, peut-être en France, peut-être dans les Indes, Afrique ou sud de l'Amérique. Il est tout probable que j'irai me fixer dans quelques pays éloignés et nouveaux où je pourrai gagner de l'argent. Pour retourner en Canada, jamais, non, jamais j'y retournerai pour y vivre sous un tel gouvernement, maintenant plus de constitution, etc. Ah! c'est misérable. J'ai juré sur mon sabre que jamais je vivrai sous le gouvernement anglais où il y a des injustices commises. J'adhère à mon serment et à mes principes, et jamais je vivrai en Canada tant que Canada sera colonie britannique. J'ai ici mon sabre, ma carabine et mon pistolet, et toujours ces instruments de guerre me suivront, et toujours mon bras s'en servira pour venger mon pays. Je [ne] retournerai dans mon pays que les armes à la main, et jamais j'y retournerai en paix. Quand bien même une amnistie générale serait accordée, mon cœur, mon honneur, mon pays est le même. Jamais je me soumettrai sous ces Bretons orgueilleux. Ainsi, mon cher ami, jamais je pense revoir mes parents, et mes espérances d'Angleterre sont celles-ci : la constitution est abolie pour deux ans, eh bien deux ans, trois, quatre, cinq, six, et même davantage se passeront et aucune justice [ne] sera accordée aux Canadiens. J'attends rien de bon d'Angleterre. Ce que je pense des Fils de la Liberté? Je ne sais que dire que ceci : il est presque impossible de pouvoir



Dr David Palmer

former une Société ici, nous sommes trop éloignés les uns les autres. Quant à l'anneau de fer, cela me rappelle de grands souvenirs. Je porte l'anneau de fer dans mon cœur : j'ai la rage dans le cœur contre les Anglais Dorics. Et toujours je me joindrai à ceux qui voudront leur faire la guerre. Pour ce que vous me dites, je tiendrai le secret. Je ne vous blâme pas, si vous voulez rentrer en Canada, mais pour moi je n'irai pas.

Ayez donc la bonté de présenter mes respects à votre père, oncle, ainsi qu'au D^r O'Callaghan, D^r Davignon. Je suis content d'apprendre où ils sont. Je voudrais savoir depuis combien de temps vous êtes à Saratoga et combien de temps vous pensez y demeurer, où vous irez, que pensez-vous de faire, etc.

Le village de Woodstock est tout à fait charmant. Je m'y amuse très bien et la société est très bonne et gentille. Je suis admis dans la première société. Mon ami et protecteur, le D^r Palmer, m'a introduit à sa demoiselle, que je trouve très aimable, et nous semblons ne point nous haïr. Je vous confie cela en secret, car dans l'exil il faut toujours trouver des amis à qui l'on puisse confier des secrets d'amours. Je pourrais peut-être m'établir dans ces environs. Mais toujours, dans quelque lieu [où] je serais, je volerai toujours, aussitôt qu'une occasion favorable se présentera, au-devant de mon pays, les armes à la main.

Aujourd'hui j'ai reçu une lettre d'un de mes amis de New York. Et si j'avais reçu cette [lettre] il y a

cinq semaines, je serais maintenant à New York, et je partirais pour l'Amérique du Sud, à Rio de Janeiro.

Tout paraît mort. Je reçois de temps en temps des nouvelles du Canada, il ne présente rien d'intéressant. Il paraîtrait que quelques prisonniers sont journellement délivrés, c'est probablement quelques pauvres habitants qui n'étaient coupables de rien. *Le Populaire* est mort ou il est engourdi. Il paraîtrait que le bonhomme Debartzch a acheté *L'Ami du peuple* ou va l'acheter. Il y a ici une chambre de lecture où je vois les journaux de New York, Boston et Washington. Les nouvelles d'Europe jusqu'à présent, depuis quelque temps, ne présentent rien d'intéressant. Dans mon itinéraire à Woodstock, j'ai déjeuné avec cinq officiers bretons; l'un était un général, les autres, officiers subalternes. J'ai vu dans le même temps un Grec venant directement d'Athènes. J'ai sa carte. Il [ne] parlait que grec et avait le costume grec. Il apportait avec lui quelques restes des ruines antiques, telles qu'un morceau de la tribune d'où Démosthène parlait en public, un morceau du temple de Neptune, etc. Et, ce qu'il y a de plus curieux, des petites urnes de terre contenant une roquille qui servait à ramasser les pleurs, lorsque les Athéniens allaient aux funérailles.

Excusez ma mauvaise écriture. J'attends une réponse immédiate, et j'espère [que] vous vous rappellerez de votre ancien ami. Dites-moi comment va votre ulcère à la jambe. Que fait le D^r O'Callaghan, D^r Davignon, etc.

Je ne vous en écris pas plus long pour aujourd'hui, mais à la prochaine je pourrai probablement vous donner des données exactes où je pourrais aller.

Adieu, mon cher ami, adieu, adieu. Je suis et serai toujours, jusqu'à la mort, compagnon d'exil et ami dévoué.

J.G. Beaudriau

Mon adresse, comme suit :

J.W. Beaudriau⁴, Esq.

Medical Student

Woodstock, Vt.

Mon cher ami, j'aurais une faveur à vous demander. Ça serait de pouvoir avoir pour moi un certificat venant de votre père, certifiant d'où je suis, de telle famille et ma conduite, etc. J'en serais très flatté, et d'ailleurs cela me vaudrait de l'or. Si ce n'était pas trop vous demander, je serais charmé d'avoir un tel certificat, que je pourrais montrer aux professeurs et qui me servirait de recommandations, si je voulais avoir une classe française.

J.G.B.

Mes amis Leprohon et Turcotte vous font leurs compliments. Ils ne savent rien. Je tiens tout secret.

Je conserve encore votre petit morceau d'écorce de bouleau. Jamais je [ne m'en] partirai à moins d'accident. C'est malheureux que vous ne puissiez

point pouvoir venir passer un mois à Woodstock; le voyage ne vous coûtera pas grand-chose, et d'ailleurs cela vous soulagera beaucoup, en autant que ça vous fera promener.

* * *

L.J.A. Papineau, Esquire
Saratoga Springs, N.Y.
Care of Mr. Ellsworth, lawyer
Saratoga Springs
State of New York
Single
[reçue 21 avril 1838]
BAnQ-VM,P7/2,17/1-1

Woodstock, ce 18^e jour d'avril 1838

Mon cher ami,
J'accuse la réception de votre lettre datée de Saratoga Springs le 12 du présent mois. J'accuse aussi la réception du pamphlet, *Biographie de l'hon. L.J. Papineau*. Par la malle d'hier, je reçus votre lettre, et par la malle d'aujourd'hui j'y réponds. Quant au pamphlet, je le trouve bien écrit et je le fais circuler entre mes amis, qui en sont charmés. Il faut maintenant ne plus parler de reproches, puisque notre liaison d'amitié et notre correspondance se renouent. J'espère qu'elle ne verra plus de fin. C'est le vœu le plus cher que je fais.

Je suis content de voir que dans le mois de février vous m'avez écrit; où aviez-vous adressé la lettre? À Swanton ou ailleurs? J'ai quitté Swanton pour Plattsburgh vers le 15 de ce mois, et si votre lettre était datée après ce temps, il est tout clair que je n'ai pu l'avoir, vu que je n'étais pas à Swanton. Cependant quelqu'un de nos amis de l'endroit aurait bien pu retirer ma lettre de la poste, la lire et la jeter au feu sans trop de scrupule, comme j'ai été témoin de la même chose. Il ne faut pas toujours mettre confiance dans ceux qui se disent nos amis.

Quant à parler de retourner en Canada, en donnant mes raisons, je n'empêche personne d'y retourner. De ce que je ne veux plus vivre sous une colonie anglaise, il ne faut tirer conséquence que j'abandonne la cause patriotique. Non, jamais je n'abandonnerai cette cause sacrée. J'ai mes armes et jamais je m'en déferai, à moins que la plus complète pauvreté me force de le faire. Mais cependant, s'il venait un temps où je pourrais retourner impunément, probablement j'irais, mais pour y demeurer, pour m'y établir, je crois que jamais je le ferai. D'ailleurs je crois qu'il n'y a aucune justice à attendre du gouvernement anglais. L'amnistie qu'on dit que lord Durham va accorder, je crois que c'est un conte en l'air, des chimères, qui jamais ne se réaliseront. Enfin, le temps qui s'écoule rapidement nous dira la chose.

Quant au bien qu'a produit la dernière rébellion en Canada, selon vous, vous pensez que cela a produit beaucoup [de] bien; pour ma part, je pense

qu'elle a produit beaucoup de mal. D'ailleurs ce n'est pas le peuple, c'est le gouvernement qui a commencé. L'été dernier, vous me disiez que le peuple n'était pas assez mûr pour une rébellion; moi, je pense le contraire. Je trouve que le peuple s'est montré en héros et en brave : la bataille de Saint-Denis l'a prouvé, mais hélas il y avait des chefs si lâches à Saint-Charles et à Saint-Eustache que la cause a été entièrement perdue. À qui la faute, si ce n'est aux chefs? L'affaire de Saint-Charles gagnée, elle nous mettait en pleine possession du district de Montréal et nous aurions pu avoir des armes des États-Unis en abondance.

Mais, vous me direz, pourquoi les autres districts ne se sont pas révoltés? Voici comme je répondrais à cette question. Quelle organisation les chefs des différents lieux avaient-ils pour se porter les nouvelles? Il n'y avait aucune manière de porter les nouvelles; et par qui les nouvelles étaient-elles portées? Par nos ennemis. Je crois, moi, que s'il y avait eu des arrangements pour porter les nouvelles, que le soulèvement aurait été général. J'ai été témoin, lors de ma sortie de Montréal, du défaut d'organisation pour porter les nouvelles, et immédiatement j'ai désespéré de la cause. De trois lieues de distance, l'on ne savait ce qui se passait. À Saint-Eustache, les Canadiens ont été pris par surprise; n'était-il pas du devoir des chefs présents à Saint-Eustache d'avoir des courriers dans toutes les directions? De cette manière, ils n'auraient jamais été surpris, et ils n'auraient pas été battus et taillés

en pièces. À Saint-Charles, n'ont-ils pas été surpris, aussi ils ont été battus. Grand Dieu, lorsqu'on pense que les Canadiens avaient le plus grand avantage, cela me fait frémir et verser des larmes amères, lorsque je jette les yeux sur le passé! Hélas, puissent les mêmes circonstances revenir encore une fois; nous profiterons des événements passés.

Quant à l'anneau... de... fer... J'y pense, et si nous retournons en Canada, nous pourrions faire une Société. Mais le serment, ah oui, le serment, la discrétion, le silence! J'approuve votre idée et je rumine dans ma tête continuellement quelques plans.

Je suis content de voir que vous étudiez la loi et que vous paraissent bien vous amuser. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités et beaucoup de plaisir. Voilà bientôt que vous allez voir arriver les voyageurs, d'ailleurs les superbes jardins, les concerts, les théâtres, la compagnie agréable de charmantes et de spirituelles demoiselles vont vous faire oublier jusqu'à un certain point les souffrances de l'exil. Ici, à Woodstock, je suis admis dans la meilleure société, mais il n'y a point de concerts ni théâtres, mais de charmantes demoiselles. Je vous remercie du succès que vous me souhaitez auprès de mon amie.

Vous me donnez aussi une espérance d'avoir un certificat de votre père. Je vous remercie infiniment, la prochaine fois que vous lui écrierez, vous lui présenterez bien mes respects les [plus] soumis. Vous présenterez aussi mes saluts aux D^{rs} Davignon

et O'Callaghan. Vous me dites que le D^r Côté était à New York, où est le D^r Nelson.

Ici, il y a une chambre de nouvelles où je vois les journaux de New York et de la capitale, et des principales cités de l'Union. Envoyez-moi les gazettes de Saratoga, après que vous les aurez lues. Dites-moi qui a écrit le pamphlet touchant votre père.

Je vous remercie infiniment de votre bonté en m'offrant l'argent que vous avez envoyé à M. Louis Perrault, je n'ai rien reçu de lui. Je vous assure que cela m'aidera bien, il est vrai que j'ai reçu des nouvelles de mes parents, mais point d'argent. Cependant j'en attends le printemps prochain, c'est-à-dire dans un mois environ. Mon école va justement me donner assez d'argent pour payer ma pension d'ici à trois mois, mais hélas la nécessité se fait sentir pour des pantalons et *souillés* [souliers], et si vous me faites parvenir ce que vous me dites, cela m'aidera beaucoup et jamais je n'oublierai un tel bienfait. D'ailleurs dans trois mois je serai M.D. et je pourrai gagner et vous remettre ce que vous avez aujourd'hui la bonté de m'offrir.

Adieu, mon cher ami. Je suis avec considération votre ami intime et dévoué.

J.G. Beaudriau dit Graveline

Graveline est le sobriquet de mon père et de mon grand-père.

Dites-moi pourquoi écrivez-vous de Montigny⁵? C'est de la noblesse.

N.B. J'adresse votre lettre à M. Ellsworth, parce que j'ai oublié votre dernière adresse, vu que j'ai détruit votre lettre. Je ne paie pas la poste, la raison vous en est sensible.

* * *

L.J.A.P. dit Montigny, Esq.
Care of Chancellor Walworth
Saratoga Springs, N.Y.

Single

[reçue le 29 mai]

BAnQ-VM,P7/2,17/1-2

Woodstock, jeudi soir 17 mai 1838

Mon cher ami,

J'accuse la réception de votre dernière en date du 1^{er} mai 1838, que je n'ai reçue que le 8 de ce mois. J'accuse aussi la réception du prospectus de la *Gazette de Mackenzie*. Je n'ai pu encore trouver de souscriptions, si ce n'est que j'en désirerais un, mais je ne puis le faire à présent, car je vais bientôt quitter Woodstock, dans environ quatre ou cinq semaines.

Je ne puis parvenir à retrouver la lettre que vous m'avez envoyée dans le mois de février. Je crois qu'elle est rendue à Washington, au rang des lettres mortes. Je crois bien que vous vous ennuyez de ne point recevoir des nouvelles de chez vous; c'est tout

naturel. Je suis maintenant persuadé sur le mot Montigny.

Vous me dites que vous n'aimez pas le ton de ma dernière. Je ne sais pourquoi. Aurais-je dit quelque chose qui aurait pu vous blesser? Si je l'ai dit, je vous en demande mille pardons. J'avais réfléchi sur votre lettre avant d'y répondre; quoique vous me dites que ma lettre ne vous porte pas à le croire, je conviens qu'elle a été écrite à la hâte. Vous me dites que vous m'avez prouvé que je devrais, si je le pouvais, retourner en Canada. Oui, mon cher ami, je suis prêt à retourner en Canada, les armes à la main, mais non jamais en m'humiliant à demander un pardon dont je me sens innocent; car si je me sentais coupable, je ne parlerais pas de même. Je regarde maintenant le gouvernement anglais comme mon ennemi, et à mon ennemi jamais je me soumettrai, en faisant des bassesses et en m'humiliant assez bas pour demander un pardon pour un crime dont je suis innocent. Je suis toujours prêt à retourner en Canada, mais les armes à la main. Je m'y suis engagé solennellement en signant la Déclaration des Fils de la Liberté, et encore plus solennellement l'hiver dernier.

Ne pourriez-vous pas me dire quelles étaient vos raisons pour ne pas être venu avec nous à la dernière expédition. Je serais très charmé d'avoir des éclaircissements. Vous voyez, mon cher ami, ma détermination. Je ne retournerai en Canada que lorsque je serai certain d'obtenir l'indépendance du pays, et je n'y rentrerai que comme l'ennemi juré du

gouvernement anglais. Vous connaissez ma fermeté, c'est suffisant sur ce point.

D'ailleurs comment pouvez-vous croire à une amnistie générale? Si c'était là le but du ministère, pourquoi lord Durham viendrait-il s'emparer comme un dictateur de la Chambre d'assemblée pour en faire sa demeure, et pourquoi viendrait-il avec dix mille hommes de troupes! Pourquoi ces milliers d'hommes, si ce n'est pour écraser et anéantir la nation canadienne? Oh! Grande divinité, oh! Nature, je sens mon sang bouillonner dans mes veines. Ma carabine, mon sabre et mon pistolet sont là, tous prêts à faire leur besogne!

Si vous pensez que mes discours et mes écrits me jetteront des obstacles à mon entrée en Canada, comme vous me le dites, c'est que je crois que les lettres que je vous écris n'iront point se promener dans les mains des tories, mes ennemis et à vous. Je puis vous déclarer, comme je puis le déclarer à la face de l'univers, que jamais je vivrai en Canada, tant que Canada sera colonie britannique, rappelez-vous de cela.

Vous me dites que notre exil peut nous être d'une grande utilité. Je suis de la même opinion que vous, aussi je fais attention à leurs mœurs et à leurs coutumes, &c. leur éducation, &c. Pour l'anneau... de... fer... j'y pense.

Je vous remercie de votre générosité, mes moyens semblent augmenter. Mais comme je suis définitivement décidé à demeurer dans ce pays-ci, je désirerais beaucoup que votre père m'envoyât le

certificat dont (*sic*) je vous ai demandé, et cela aussi vite que possible.

J'adopte un signe, vous voyez mon cachet (*Beware* et un serpent). Vous présenterez bien mes respects à M. votre père, au D^r D., au D^r O'C. Adieu, adieu. Je suis, mon cher Amédée, votre très sincère ami.

J.G. Beaudriau

N.B. Écrivez-moi immédiatement, car je quitterai cette place prochainement, et à ma nouvelle situation je répondrai à votre lettre. J.G.B.

Que dites-vous de l'Acte qui a été passé en avril dernier qui rappelle tous les réfugiés de se rendre en Canada, de se livrer entre les mains de la justice, ou bien si l'on ne se conforme pas à cela, l'on est expatrié pour toujours et nos biens confisqués? Voilà de la générosité anglaise!

MM. Turcotte et Leprohon vous font bien leurs compliments, ils sont en bonne santé!

J.G.B.

* * *

A. Montigny, Esquire⁶
Care of Chancellor Walworth
Saratoga Springs, N.Y.
[reçue mercredi 30 mai 1838]
BAnQ-VM,P7/2,17/1-3

Woodstock, samedi 25 mai 1838

Mon cher ami,

J'accuse aujourd'hui, à midi et demi, votre lettre datée de Saratoga 23 mai 1838, avec beaucoup de plaisir. Je réponds au plus tôt. Je comme[nce] immédiatement à vous répondre, quoique la lettre ne partira d'ici que lundi prochain. Il est tout probable que vous recevrez celle-ci mercredi au soir ou jeudi matin.

J'accuse aussi la réception de votre lettre datée de Burlington, datée de samedi dernier, et qui m'a été fidèlement [remise] par M. Catlin⁷. Vous vous attendiez que je [la] recevrais vers 11 h a.m. Mais je ne l'ai reçue que vers 4 h p.m. Parce que M. Catlin est venu dans un extra, et c'est pour cette raison que je n'ai pu vous écrire afin que vous receviez ma lettre lundi. Quand bien même j'aurais reçu votre lettre par la malle, je n'aurais pu y répondre le même jour, parce que lorsque la malle du nord arrive, l'autre part aussitôt, il n'y a que 15 minutes entre, et je n'aurais pas eu le temps de la lire et d'y répondre. Et vous voyez par là pourquoi je n'y ai pas été. D'ailleurs je n'avais pas d'argent.

Avant de rentrer dans les détails de votre lettre, je vous dirai d'abord que je suis allé à Windsor, qui n'est qu'à 15 milles d'ici, avec le général Brown qui est ici, pour aller au procès des D^{rs} Nelson et Côté. J'ai été très content, le grand juré n'a pas trouvé de []. Rien ne m'a fait plus de plaisir. Les tories du Canada, que diront-ils de cela?

Je commence donc à vous répondre *a primo*. Vous me dites que vous avez vu Brien, etc., qui est d'avis avec tous les réfugiés de retourner en Canada, à l'exception de moi. Peut-être sont-ils de cet avis, qu'il faut être fidèles à nos engagements envers la patrie, surtout les Fils de la Liberté! Qu'il faut travailler à l'œuvre de la régénération, etc. Qu'entendez-vous par «travailler à l'œuvre de la [ré]génération?» Est-ce dans ce moment-ci qu'il faut user nos poumons à parler en public? Savez-vous, ou plutôt connaissez-vous la position du pays, ne savez-vous pas que la constitution est abolie, que la voix du peuple n'est rien maintenant? Et que pourriez-vous faire, si vous étiez en Canada? Que feront des paroles [sinon] à vous faire incarcérer? Allez maintenant, ou plutôt qu'on ose à parler de manufacture, d'industrie, etc., vous verrez ce que l'on fera de vous. Ne vous rappelez-vous pas que l'accusation de haute trahison contre votre père et contre tant d'autres, est d'avoir parlé trop de manufactures, industrie, non-importations, etc.? Si la chose pouvait s'accomplir, elle serait très bonne, mais maintenant il ne s'agit plus de se battre constitutionnellement, avec des paroles, mais il

s'agit de se battre avec fusils et sabres. Pour cela, je suis prêt à rentrer dans mon pays, les armes à la main. Il paraîtrait que je regarde mon propre intérêt, et que ce n'est que mon propre intérêt qui me ferait demeurer ici, puisque vous me dites que les autres ne regardent pas le leur. Mon cher ami, mon propre intérêt serait pour moi d'être en Canada où je pourrais vivre comme un seigneur. Je n'aurais pas besoin là de faire la classe française. Vous me dites que vous pensez faire une Société pour la propagation des choses utiles, etc. La chose est bonne en temps et lieu, mais maintenant c'est une folie : aiguisiez votre épée plutôt; du sang il faut et non plus des mots.

Ensuite vous me dites qui fuirait; vous me demandez : est-ce celui qui a promis d'être fidèle à son pays? Est-ce celui qui a dit et juré «En avant»? Je vous demanderais si j'ai fui sans me battre. Et lorsque j'ai fui dans ce pays, qui a tenté, de vous ou de moi, à rentrer dans son cher pays? J'y ai rentré deux fois, les armes à la main; la mort seule était mon partage; j'y rentrerai encore une troisième fois, les armes à la main. Vous, où étiez-vous? Pourquoi, dans le mois de février, pourquoi n'êtes-vous pas venu vous mettre à mes côtés, la carabine sur l'épaule, rentrer noblement en Canada? Vous me demandez si c'est le Fils de la Liberté qui vous a écrit le 17 mai. Oui, c'est moi, c'est le même qui combattrait pour son pays, qui sera toujours prêt à y rentrer les armes en main, et non pas lâchement, en demandant un pardon pour une offense dont on ne

soit pas coupable, en suppliant nos bourreaux et en faisant mille bassesses, car il faudra désavouer sa conduite passée et jurer d'être fidèle à la Reine? Vous me traitez de trahison! Que veut dire tout ce verbiage? En disant «je souffrirai sous la domination anglaise», ne croyez pas que ce soient là mes idées. Vous les concevez bien mal, vous me traitez d'égoïsme, lâcheté, trahison envers la Patrie; pour l'argument que vous avancez, ma foi! vous ne savez plus ce que vous dites. Quel est le plus lâche de nous deux? Où sont vos promesses de venir combattre avec moi? Pour finir court sur ce sujet, je vous dirai les raisons qui m'obligent à ne pas retourner en Canada.

Premièrement, pour retourner en Canada, il faut demander pardon; pour demander pardon, il [faut] s'avouer coupable, etc. Faire le métier d'homme sans honneur, non jamais je me soumettrai à la parole de l'Anglais. J'ai du sang français dans les veines, l'honneur est dans mon cœur.

Secondement, rentrer en Canada, vu l'état du Canada, ce serait impossible de parler et de faire ce que vous suggérez. Pour mille raisons, car il ne faut plus de parole, c'est du sang. Il y a trop eu de longs discours prononcés; s'il y avait eu un peu plus de fusil et de poudre d'achetés.

Troisièmement, j'aurais un grand intérêt à rentrer en Canada, du côté du pécune, mais je trouverai cela un jour, et en demeurant ici dans les États, j'étudierai les mœurs, coutumes, lois des Américains.

Et, mon cher ami, au premier signal, je volerai à la frontière, les armes à la main. Je suis et serai toujours prêt d'aller combattre et ensuite de faire ce que vous suggérez. Ah! c'est alors que vos plans seront excellents, mais pas avant que cette maudite race de tories soit chassée ou détruite en Canada. Alors, on pourra régénérer le peuple. Enfin, ne me parlez plus de rentrer en Canada. Je pourrais en mettre plus long sur ce sujet, mais je ne puis le faire sur une lettre. Et si mes arguments ne vous paraissent pas suffisants, ne pensez pas que c'est tout ce que je puis vous répondre, mais pour cela il faudrait se voir et se parler. Je crois qu'il n'y a pas besoin de se briser la tête sur cela. Je crois que Durham n'accordera pas d'amnistie générale, que ce n'est que des chimères.

Je suis content d'apprendre que vous allez voir votre mère et votre père. Je suis bien content d'apprendre que votre voyage de St. Albans vous a procuré beaucoup de satisfaction. Brien ne m'a pas encore écrit...

Je voudrais savoir quelles sont les raisons pour lesquelles vous voudriez me voir, surtout depuis que je suis allé au Nord? J'irais bien vous voir, mais cela coûte si cher, et dans le fait je n'ai pas six piastres à moi. Il faut que je vende quelques-uns de mes livres pour me rendre où je veux aller. Je ne vous dis pas où j'irai, car je n'en sais rien maintenant, mais je vous laisserai savoir.

Envoyez une réponse à celle-ci. Vous ne m'avez pas encore envoyé le certificat de votre père, ne

m'oubliez donc pas, je vous en prie, car cela me fera beaucoup de bien.

Ne traitons désormais plus de questions politiques par lettres, car dans la chaleur du moment l'on s'emporte. Regardons-nous amis intimes, car je vous estime et vous considère beaucoup, c'est pourquoi je voudrais garder avec vous une correspondance d'amis intimes, parler de littérature, de science, etc., des beautés de la nature, des ouvrages que vous lisez, de vos amusements.

Excusez mon écriture et mon orthographe. Il faut vous avouer que jamais je relis mes lettres. Je les cachète aussitôt écrites, à moins que je soumette à la presse, alors que [je] corrige.

Mes respects à votre père et mère, compliments au jeune Cowen et D^r Davignon. Je vous écrirai aussitôt que vous m'aurez écrit, et je vous dirai où j'irai. Adieu, adieu. Je suis votre ami dévoué.

J.G. Beaudriau

Cachet cire dorée (imitation).

Devise, serpent avec le mot «Beware».

* * *

A. Montigny
Saratoga Springs, N.Y.

Single

[reçue vendr. 8 juin 38]

BAnQ-VM,P7/2,17/1-4

Woodstock, 6 juin 1838

Mon cher ami,

J'accuse la réception de votre lettre datée de Saratoga le 31 mai. Aussi le beau compliment, touchant mon écriture. Mais je suis content d'apprendre qu'elle vous a servi de sudorifique. Lorsque vous aurez mal à la tête, vous n'auriez qu'à la lire : ce sera magique pour vous. Vous dites que vous ne comprenez pas comment votre lettre m'a été fidèlement remise par M. Catlin, vu que vous l'avez mallée. Je ne comprends pas cela, mais ce que je suis certain, [c'est] qu'elle m'a été remise par M. Catlin immédiatement à son arrivée, et qu'elle n'était pas timbrée.

Je suis charmé de votre petite narration des beautés et des traits historiques que vous me donnez dans votre voyage du Nord. Quant à la discussion politique, je ne veux rien répondre à ce que vous me dites, car vous ayant exprimé mes idées là-dessus, croyant ma cause bonne, en étant fermement persuadé, je suis ferme comme un roc, et tous vos arguments viendront s'y briser comme les vagues de la mer viennent se briser contre les fiers rochers.

Je vous remercie de voir que vous prenez intérêt sur mon sort futur. Je vais aller, en quittant Woodstock, à Albany et peut-être de là à Saratoga. Je ne puis vous dire encore où j'irai, car je n'en sais rien moi-même. Je vais faire tout mon possible pour aller à Saratoga. Je voudrais savoir quelle en est la distance d'Albany.

Cependant ne manquez donc pas de m'envoyer le certificat dont je vous ai demandé avec tant d'instance. À l'heure que j'écris, peut-être que vous voyez votre mère et votre père : j'en suis content pour vous.

J'ai su que George et Henri Cartier sont dans les États-Unis. Vous devez sans doute avoir appris l'arrivée de Durham? Vous avez lu sa proclamation : quelle hauteur! Les paroles ne semblent-elles pas être prononcées par un dictateur absolu? Voyez ce qu'il dit par rapport aux «Disturbers of Peace, those which are opposed to the Government of England, and those which are enemy to our Crown, will encounter in me a most severe enemy, and to subdue them I will use all the civil authorities and military power.» Que veut dire ce passage? Après ces paroles, que pouvoir voir de bon dans le futur? Pouvez-vous croire qu'il vous accordera une amnistie générale? Je le répète encore : chimère! Tout ce que Durham fera en Canada, ce sera malheureusement punir de mort tous nos braves compatriotes qui sont maintenant en prison, et mettre des fers et des chaînes, mille fois encore plus tristes que la mort, au cou de notre pauvre peuple

canadien. C'est l'hiver dernier qu'il fallait, autant que nous sommes dans les États-Unis, se rendre d'un commun accord aux lignes, puis aller combattre ou mourir, et par là délivrer de la mort tous nos braves; et rendre le Canada nation indépendante, pour le futur. Hélas! le temps est passé, ceux qui n'ont pas mis la main à l'œuvre doivent en éprouver des remords cuisants.

Vous me reprochez de ce que je ne vous parle plus de mon amie. Hélas! je n'ai qu'une seule amie et c'est ma patrie! Oui, je n'aime plus, hélas! Je me trompe, j'aime mais l'objet de mes amours est au milieu de l'océan Atlantique, elle est au pouvoir d'un mari, et maintenant mes seules amours se tournent comme les regards d'un mourant vers ma belle et douce patrie.

Aussitôt que vous recevrez cette lettre, vous pouvez m'[en] envoyer une autre et m'informer de la longueur du trajet entre Albany et Saratoga, et me dire en même temps si je pourrais y avoir une classe française.

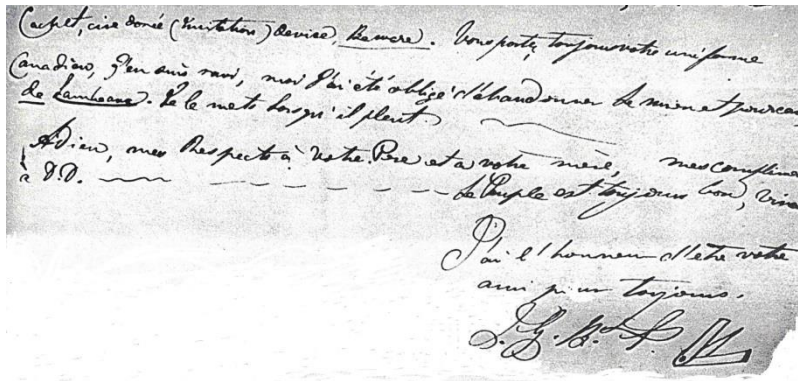
Cachet, cire dorée (imitations), devise, *Beware*. Vous portez toujours votre uniforme canadien; j'en suis ravi; moi, j'ai été obligé d'abandonner le mien et pour cause de lambeaux. Je le mets lorsqu'il pleut.

Adieu. Mes respects à votre père et à votre mère. Mes compliments à D^r D.

Le peuple est toujours bon, *vivat!*

J'ai l'honneur d'être votre ami pour toujours.

J.G.B⁸.



(C'est, c'est donné (Kintakine) de vous, de vous). Vous portez toujours votre uniforme
Canadien, j'en suis ravi, mais j'ai été obligé d'abandonner la mienne et j'en ai
la haine. La mienne est longue, il faut.
Adieu, mes respects à votre Père et à votre mère, mes compliments
à D.D. — — — — — Le Peuple est toujours bon, c'est
J'ai l'honneur d'être votre
ami pour toujours.
J.G.B.

Fin de la lettre du 6 juin 1838

* * *

A. Montigny, Esq.
Saratoga Springs, N.Y.
[reçue le 22 juin 38 à midi]
BANQ-VM,P7/2,17/1-5

Albany, 22 juin 1838

Mon très cher ami,
Dans une ville qui m'est tout à fait étrangère, je
vous écris ce peu de mots. J'ai quitté Woodstock
avant-hier et je suis arrivé ici à 2 h p.m. hier. Brûlé
par les rayons du soleil, mais charmé de l'aspect du
pays.

J'irais volontiers à Saratoga, mais je ne puis pas y
aller. La raison est que je suis ici sans un sol. J'espère

qu'aussitôt que vous recevrez ceci, vous viendrez immédiatement, je vous attendrai à l'arrivée des *cars* de Saratoga.

J'ai une grande hâte de vous voir... Vous connaissez mes raisons... Veuillez m'apporter le certificat de votre père. Je vais à Pittsfield, qui n'est qu'à 30 milles d'ici... Venez, venez, venez.

Adieu, adieu. Mes respects à votre maman et à votre papa. Adieu. Je suis votre &c.

J.G. Beaudriau

Si je dévie des règles ordinaires que nous avons établies entre nous deux, excusez : j'écris ceci dans une maison étrangère, loin de ma cire et de mon sceau.

J.G.B.

* * *

A. Montigny
Saratoga Springs, N.Y.
[reçue 27 juin 38]
BAnQ-VM,P7/2,17/1-6

Pittsfield [Massachusetts], 26 juin 1838

Mon cher ami,

Je regrette beaucoup de ne vous pas avoir écrit hier, car vous auriez reçu cette lettre aujourd'hui à midi, et que maintenant vous ne recevrez que demain à midi.

Je suis arrivé ici sain et sauf, vers les 7½ h du soir, le même jour que l'on s'est quitté. J'ai eu un assez plaisant voyage, si ce n'est la poussière, l'infâme poussière qui a failli de m'enterrer tout vif dans le *stage*. Il y avait avec moi deux couples mariés; l'un d'eux, la femme surtout, ne faisait qu'embrasser son mari, et moi je me suçais les babines. Cependant j'ai dormi, et auprès de l'autre dame : la première fois que je dormis auprès d'une femme! Je vous assure que les songes sont agréables!

Mais revenons aux villages que nous rencontrons. Les premiers villages se nomment tous Nassau; les autres, Lebanon, c'est fatigant d'entendre toujours les mêmes noms prononcés. Pour mes affaires, ici, le dimanche, le lendemain, je pleurai très amèrement, me voyant dans une position plus critique que je me suis jamais trouvé dans les États-Unis. J'ai été frustré dans mon attente : il n'y a aucun prospect d'avoir une classe française ici, car il y a un maître de la langue française ici. Je ne sais où aller, ni quoi faire. Vous connaissez l'état de ma bourse. Tous ici me sont étrangers, excepté le D^r Childs. Je regrette beaucoup d'avoir quitté Woodstock : là au moins j'aurais pu vivre très tranquillement, et si dans tous les cas nous pourrions retourner en Canada, j'aurais été plus près pour m'en retourner. Je vous assure que si j'étais à New York ou Boston, je m'embar-

querais immédiatement pour les Indes. Je vais faire tout mon possible pour pouvoir me trouver une classe française dans les environs. Et si je ne viens pas [à] réussir, je retournerai à Woodstock attendre que nous soyons rappelés en Canada ([ce] qui, selon nous, ne tardera pas d'être). Dans le malheur et l'infortune, mon cher ami, l'on passe par-dessus toute décence : quoique je vous sois déjà très redevant et obligé par vous, cependant si vous pouviez le faire, ce serait encore de m'assister dans mes moyens pécuniaires, que je vous remettrai aussitôt que je rentrerai en Canada, où que je pourrai avoir une correspondance libre avec chez nous. Je n'ai pas encore reçu de lettre, et me voilà plus mal que jamais. Oh! malheur; oh! infortune.

Je vous assure que depuis [que] je vous ai vu, j'ai changé beaucoup d'opinion à l'égard de retourner en Canada. Je ne manquerai pas de le faire aussitôt que Durham aura accordé une amnistie, sans exception et sans condition.

Vous recevrez cette lettre demain à midi; veuillez s'il vous plaît y répondre immédiatement, par la malle de 4 h, ce qui fera que je recevrai votre lettre jeudi dans l'avant-midi. Et si après vous avoir consulté, vous pouvez me prêter de l'argent, veuillez l'envoyer dans la même lettre aussitôt. Je vous serai infiniment obligé, et dans moi vous trouverez toujours un ami sincère et un ami qui, avec vous, travaillera en Canada à la belle cause de notre pays, à sa réforme.

Mes respects à votre père et à Madame votre mère, D^r Davignon, etc.

J'attends une réponse avec beaucoup d'inquiétude, faites diligence. Adieu, rien de nouveau.

Pittsfield est un endroit entièrement champêtre; les maisons, individuellement, sont entourées d'arbres et de jardin délicieux, ce qui fait paraître le village, à une distance, une superbe forêt, si ce n'était les pitons des clochers et des cheminées, qui indiquent au voyageur un degré très élevé de civilisation. Adieu. Je suis votre ami sincère.

J.G. Constantinople

N.B. Mon adresse comme suit :

J.W. Beaudriau
Medical Student
Pittsfield (Massachusetts)

Je ne puis mettre mon cachet, j'ai perdu ma cire.

J.G.B.

Excusez ma mauvaise plume et ma mauvaise main.

* * *



Engr'd by E. R. Hall & Son, 11 Barclay St. N.Y.

Your affecy
H. H. Childs

Dr Henry H. Childs

Au citoyen L.J.A. Papineau dit Montigny
Saratoga Springs, N.Y.
[reçue le 19 sept. 38]
BAC-3127-3130

Pittsfield, 17 septembre 1838

Mon cher ami et frère,
Avec quel transport de joie n'ai-je pas reçu aujourd'hui ta lettre! Quel sensible plaisir n'ai-je pas senti. Je te pensais dans notre cher pays natal. Hélas, tu n'étais qu'à 60 milles de moi. En effet, j'ai reçu une lettre de New York, mais tu partais et je ne savais pas où t'écrire. Je reçus aussi du D^r Davignon une lettre par laquelle il me disait que tu m'enverrais des papiers-nouvelles. Tu en aurais dû m'en envoyer. Je reçois ponctuellement la *Gazette de Mackenzie*, à laquelle j'ai toujours souscrit depuis son premier numéro, et quelques courriers que m'envoie un de mes amis de Woodstock. Mais toi qui reçois *La Quotidienne*, *Le Courier* et les autres papiers du Canada, surtout de Montréal, tu aurais dû m'en envoyer! Ça n'aurait pas tant coûté.

Peu de jours après t'avoir vu à Albany, je revins à Pittsfield et, de là, je gagnai encore Albany; tu étais parti il y avait deux jours. Je restai là 8 jours. Je me mis à chercher pour pouvoir avoir une école française. Je mis des annonces, etc. Regarde un des numéros du commencement de juillet, l'*Argus* : tu verras une de mes annonces. Enfin le 8 jours⁹, rien

ne m'encourageait, et j'étais sur le point de m'embarquer pour New York, où je me serais embarqué à bord d'un bâtiment, lorsque heureu[sement] pour moi, je rencontrai un de mes oncles du Canada. Tu peux juger quelle joie cela m'a causée. J'allai avec mon oncle à Saratoga, j'y vis le D^r Davignon, ensuite je revins à Pittsfield compléter mes études médicales. Les lectures sont commencées il y a un mois. J'ai permission de m'absenter, et je pense partir cette semaine pour le Canada. Je passerai par Saratoga Springs te voir, ainsi que nos autres amis.

Tu as beaucoup de bonheur de pouvoir correspondre avec notre ami Ouimet. Je n'ai écrit à aucun de mes amis de Montréal. J'aurais dû le faire, mais je craignais toujours que je n'aurais pu avoir des réponses. Je suis content de te voir au milieu de ta famille, entouré de tout ce qui t'est le plus cher. Tu es sans doute avec une charmante et aimable dame, M^{me} Donegani. Tu as beaucoup de plaisir avec ton oncle, M. Philippe Bruneau¹⁰.

J'apprends avec plaisir que ton ami [Rouër] Roy est venu te voir. Le petit [Hector] Peltier, me dis-tu, part pour Paris étudier la médecine. Tant mieux. Depuis que nous nous sommes vus la dernière fois, il y a près de 10 semaines, les affaires ont beaucoup changé. Me suis-je beaucoup trompé sur Nicholas Durham? Lequel des deux a eu raison? Pour moi, je dirai avec Baptiste : «Le meilleur de ces Messieurs-là n'en vaut rien!» Je t'assure que si ce n'était pour des raisons majeures, je n'irais pas en Canada. Car en

Canada, vivre parmi les tories, ce sera faire mon purgatoire. Je n'y serai pas plus de quatre semaines; en même temps je tâcherai d'aller voir Québec et nos villages incendiés. Je suis content de voir ta résolution de demeurer à Saratoga jusqu'à ce que tu sois reçu avocat. Pour ma part, je vais m'en aller dans le Sud, et au premier appel j'accourrai¹¹ vite au Nord, les armes à la main.

Je crois être à Saratoga bien vite, et je parlerai au long avec le D^r Davignon sur notre voyage. Je suis content de voir que ton oncle Philippe [lire : Théophile] nous accompagnera. Tu sauras que T.S. Brown (un de mes bons amis) est parti pour Key West, au sud de la Floride. Il m'a écrit, auparavant de faire voile de New York, et m'a chargé de présenter ses compliments à tous ses amis que je pourrais voir par la suite. Je t'assure que son départ m'a fait beaucoup de chagrin. Le peu de temps que nous avons passé ensemble à Woodstock m'a prouvé qu'il était pour moi un véritable ami. Aussi je regrette beaucoup son départ. Qu'il soit heureux! Je lui écrirai de temps à autre.

Je te remercie infiniment des préceptes que tu me dis de suivre, si je vais dans le Sud. Je t'en remercie, et sans doute les principes ne peuvent pas être meilleurs. Tu aurais dû sans doute penser que moi, médecin, j'aurais dû avoir quelques idées là-dessus, aussi mes deux derniers mois d'étude ont-ils été occupés plus particulièrement à l'étude de ces climats.

Mon frère¹² est toujours à Albany.

Il y a ici avec moi trois autres Canadiens : Leprohon, de Montréal, un M. Lachapelle, de Belœil, autrefois un de mes compagnons de collège, et un M. Poulin de Québec. Ils *étudissent* tous la médecine et suivent ici les cours de médecine.

Je me suis ennuyé ici parfois; d'autres fois j'eus beaucoup de plaisir. Je suis allé voir les *Shakers* trois fois, et il n'y a rien de si farceur à voir. Je te raconterai cela une autre fois.

Tu présenteras mes respects à M. et M^{me} Papineau, au D^r Davignon, ton oncle Philippe [lire : Théophile] et à autres de mes amis qui pourraient se trouver avec toi à Saratoga.

Je n'ai rien de bien particulier, toujours l'ancienne routine, c'est-à-dire le livre à la main. Je travaille maintenant à ma thèse pour mon examen et avoir mon diplôme.

Je pense passer par Saratoga vers samedi. Si je ne suis pas à Saratoga samedi, écris-moi aussitôt. Adieu, mon cher ami, adieu. Que le bon Dieu te bénisse. Adieu. Je suis ton ami.

J.G. Beaudriau

P.-S. J'ai perdu mon cachet, ma cire! Je suis contraint de mettre un oubli. J.G.B.

* * *

Au citoyen L.J. Amédée Papineau
Saratoga Springs, N.Y.

Single

[reçue samedi 29 sept. 38]

BAnQ-VM,P7/2,17/1-7

À bord des Canal Packets
sur le Canal entre Whitehall et Albany
Septembre 26, 1838

Cher ami et frère,

Me voilà donc parti pour le Canada. Lundi dernier, je reçus une lettre de mon oncle, me disant de m'en aller aussi vite que possible. Je reçus la lettre à 10 h a.m. Immédiatement, je vis les professeurs et leur demandai si je pouvais passer mon examen. Ils tinrent conseil et ils me le permirent; donc vers une heure et trois quarts, je commençai mon examen qui dura jusqu'à 3 h. Je me retirai pour deux minutes. Ils m'appelèrent et me dirent que j'avais répondu correctement à toutes les questions et qu'ils me recevaient au rang de docteur en médecine. J'en fus très content. Je t'assure que j'ai passé un examen très brillant et que les professeurs ont été très contents de moi. Ils me donnèrent un certificat et j'aurai mon diplôme à la fin des cours. Ils n'ont pu me le donner parce que c'était positivement contre leurs règles. Me voilà docteur.

Je partis hier (mardi à 7 h a.m.) pensant de pouvoir prendre les chars pour Saratoga, mais hélas! ils étaient partis. Je fus donc retardé jusqu'à ce

matin. J'aurais, si j'avais pu le faire, passé par Saratoga, mais de très fortes raisons m'en ont empêché. Les dépenses que j'ai faites à Albany ont monté trop haut pour que je pusse passer par Saratoga. Je le regrette beaucoup, mais que voulez-vous : contre l'impossible, point de résistance!

Ce matin, je partis par Troy, et me voilà maintenant à bord des *packet-boat* pour Whitehall. William Molson, M. Maitland et M. [Édouard-Martial] Leprohon, l'inspecteur de potasse¹³, sont tous trois à bord. Tu vois que je suis entre trois tories. Je voudrais, excepté M. Leprohon, les voir au fond du canal, sous la quille de notre petit bateau. Maitland arrive d'Angleterre par le *Great Western*. Il n'apporte pas grand nouvelles politiques. Il paraît que les récoltes sont très abondantes. Rien de plus nouveau, à ce que je pus apprendre. J'ai vu que lord Nicholas [Durham] se faisait blâmer en Angleterre. Tant mieux! Mais je crains que ce soit un orage qui finisse petit vent. J'espère que les pauvres malheureux expatriés à la Bermude peuvent quitter cette isle, que nous les reverrons bientôt ici dans les États. Je le souhaite de tout mon cœur.

Hier soir, je vis ton oncle Philippe¹⁴. J'eus beaucoup de plaisir avec lui, nous allâmes au théâtre ensemble. J'emporte pour lui une lettre en Canada.

De Pittsfield à Albany, je suis venu en bonne et charmante compagnie. Je suis venu avec une demoiselle de Philadelphie qui a passé l'été à Pittsfield, elle me donna sa carte et son numéro, et m'a fait

promettre d'arrêter chez elle lui rendre une visite, si je passe à Philadelphie, chose que je [ne] manquerai pas de faire si j'y vais. C'était une charmante brunette.

Ici, à bord du *packet*, il y a une petite fille qui est assez gentille, mais que le Diable emporte la fille de chambre qui ne veut pas nous permettre d'aller dans la soi-dite chambre des dames. Je voudrais pouvoir y administrer une dose de laudanum, alors je pourrais parler à ma fille tant que je voudrais...

Je regrette sur beaucoup de rapports de n'avoir pu passer par Saratoga. J'aurais voulu te voir, ainsi que le D^r Davignon.

Je m'en vais en Canada pour décharger mes cautions; sans cela, je n'irais pas, je t'en assure. Il me semble comme si je m'en allais d'un lieu rempli de lumière dans une place noire et obscure. Il me semble rentrer dans un caveau obscur. En voilà assez sur le prospectus d'aller en Canada : j'y vais mais beaucoup malgré mon désir.

Je t'écirai presque aussitôt [que] je serai à Montréal, et mardi prochain je pourrai t'envoyer des nouvelles sur mon affaire et probablement sur beaucoup d'autres choses. Je ferai tout mon possible pour t'envoyer des nouvelles et ce que je pense de la disposition des habitants. Il faudra, il est vrai, être prudent de parler. Je dirai peu, mais j'écouterai. Je ne tâcherai pas d'influencer par mes questions, il vaut mieux écouter, alors l'on voit la disposition réelle des individus. C'est ce que je ferai.

Je vais [voir] presque tous mes anciens amis, surtout les Fils de la Liberté. Je verrai Ouimet, Boucherville, etc. Je verrai aussi ceux qui nous ont été traîtres, tel que maître Therrien¹⁵, notre secrétaire. Ah! l'animal! Je vais tâcher de lui donner une sauce qui ne sera pas blanche. Et encore bientôt d'autres de qui je me rappelle bien.

Je tâcherai d'aller voir Québec et nos villages incendiés. Je pense toujours d'aller dans le sud. J'écrirai du Canada en conséquence.

Je ne crois pas avoir d'autres choses à te dire bien spéciales. Tu recevras de mes nouvelles la semaine prochaine.

Adieu, mon cher ami et frère. Adieu. Mes meilleurs et les plus polis respects à M. ton père et M^{me} ta mère. Assure au D^r Davignon mes meilleurs compliments.

Adieu, frère. Je suis ton ami.

Jacques-Guill. Beaudriau

Mon nom n'est pas Joseph, mais Jacques-Guillaume.

Je vais maller cette lettre à Whitehall¹⁶.

En avant!

* * *

L.J. Amédée Papineau, Esq.
Saratoga Springs, N.Y.
[reçue mercredi 12 déc. 1838 - _13]
BAC-3265-3268

Albany, 10 déc. 1838

Mon cher ami,

Je suis certain que tu n'as pas reçu de lettre de moi depuis que je suis ici dans Albany, quoique je t'aie déjà écrit, mais ayant envoyé la lettre par occasion, je suis persuadé que tu ne l'as pas reçue.

Tu as dû apprendre mon arrivée ici, par la voie de M^{me} Papineau, qui doit t'avoir écrit vendredi ou samedi dernier. Avant tout, je dois te demander excuse de ce que je t'aie pas écrit du Canada, comme je te l'avais promis avant mon départ du Canada [lire : des États-Unis], par une lettre que je t'écrivis à bord du *paquet-boat*.

J'avais mille raisons pour ne pas écrire, la plus forte était que formant partie de l'association je ne pouvais, selon mon engagement, écrire rien sur la politique et position du Canada. Une autre raison était que je n'avais rien d'importance à moins que la politique; et une troisième était que je n'avais été que 15 jours, tranquille, à Chambly. C'était les derniers quinze jours du mois d'octobre. Les premiers, je les passai à Montréal et Québec; les derniers, j'attendais à mon poste à Chambly le jour du soulèvement. Enfin, ce jour arriva, c'était le 3 ou 4 de novembre; nous nous rassemblâmes plus de 800

à Chambly. Il y avait des rassemblements semblables dans toutes les paroisses du district de Montréal. J'étais chirurgien dans notre régiment. Nous attendions des signaux, nous n'avions que 75 fusils, mais beaucoup de munitions de guerre. Le matin arriva; privés de signaux, nous nous débandâmes et gagnâmes chacun chez soi¹⁷. Un grand nombre, pour ôter tout soupçon, vinrent à la messe, c'était le dimanche matin, mais la figure pâle nous trahissait. Il faut remarquer qu'à deux milles de nous, étaient postés plus de mille hommes de troupes, un régiment complet et 230 Dragons, les K.D¹⁸. postés à Chambly. Les chefs furent obligés de fuir ou de se cacher. Je me cachai pendant trois semaines; enfin, par des chemins détournés, je vins à Saint-Jean et, par une faveur spéciale, le *steamboat* arriva des États-Unis. Je m'embarquai immédiatement, on ne me demanda pas de passeport, et le *steamboat* partit immédiatement. Grâce à Dieu, je passai les lignes sans molestations. J'avais une furieuse peur à l'Île-aux-Noix; il y avait à bord trois officiers anglais qui me regardèrent beaucoup, mais ce ne fut rien. À Saint-Jean, ce qui fit que je passai comme il faut, c'est que l'attention était tournée au *remènement* des troupes de Saint-Jean à Chambly, et le *steamboat* avait passé son heure, de manière qu'il n'y avait pas de garde. À Champlain, je débarquai, j'y vis nos amis, D^r Davignon, P.P. Démaray, Hébert, de La Prairie, Gagnon, Bouchette; à Burlington, je vis Gauvin, M. Goddu, D^r Masson, M. Viger, Louis Perrault et le juge

Gagnon qui fut obligé de se sauver mais bien avant les bruits. Enfin, j'arrivai à Albany où je trouvai M. Bruneau et M^{me} Papineau.

Je suis content de t'apprendre que M. Bruneau va demeurer à Troy et qu'il va avoir des écoliers pour la langue française. Il en a déjà 12 qui lui donnent 12 louis par mois...

Moi, je suis établi et tiens office, N° 66, North Pearl Street, vis-à-vis l'Académie des demoiselles, presque vis-à-vis la demeure de ta mère. J'ai déjà eu une malade et je pense en avoir d'autres.

Mon frère a eu beaucoup plus de misère que moi, il fut obligé de se sauver à travers les bois, où il passa plusieurs gardes, se glissant sur le ventre. Il se sauva avec son sabre, n'ayant rien autre chose avec lui; mais il est à présent ici dans Albany, travaillant de son métier. Le jeune Drolet et Malhiot sont à Swanton.

J'espère que tu passes ton temps agréablement à Saratoga, cependant tu dois t'ennuyer de ta mère, mais tu as ton frère pour te désennuyer. J'espère que les fêtes nous reverra ensemble. Le D^r Davignon doit venir s'établir à Troy.

J'espère dans un mois être capable te rendre le même service que tu m'as déjà rendu. Je t'assure que je le ferais immédiatement, s'il était dans mon pouvoir. J'ai de quoi à peine payer ma semaine de pension, mais, grâce à Dieu, j'ai de bons amis ici. Ma pratique va s'augmenter, je l'espère.

Adieu. J'attendrai avec impatience une lettre de toi. Adieu.

Je suis ton ami.

J.G. Beaudriau

* * *

L.J. Amédée Papineau, Esq.
Saratoga Springs, N.Y.
[reçue mardi le 8 janv. 1839]
BAnQ-Q,P417/7,3.1.3

Albany, Jan. 5 - 1839

Mon cher ami,

Nous sommes dans une année nouvelle. Je te la souhaite bonne et heureuse. Hier, M^{me} Papineau eut la bonté de me faire lire une lettre que tu lui écrivis peu de jours auparavant. Je lui fus très obligé! Je vois dans ta lettre que tu ne m'as pas oublié; je t'en remercie.

Je vois que tu as été faire plusieurs visites, vu de jolies demoiselles. Ah! ah! je vois que tu penses déjà aux filles. Serait-ce les gouttes de *térébenthine* qui t'auraient stimulé comme ça? Je vois par ta lettre que mon remède t'a fait effet, ne t'inquiète nullement du mauvais goût et des rapports, ni de l'urine en abondance et de l'odeur : ceci montre que le remède fait l'effet désiré. Il est vrai que pendant son action tu n'auras pas grand appétit, mais après cela, tu t'en trouveras mieux. Si, comme tu aurais été

trois ou quatre jours sans en prendre, tu éprouves du soulagement par mon remède, tu continueras à en prendre, mais seulement 15 gouttes trois fois par jour. Dis-moi si tes selles sont régulières. Je te conseillerais de ne boire maintenant aucune eau minérale, tout le temps que tu prendras mon remède. Après cela, tu pourras en prendre, surtout de celle qui contient le plus de fer.

Écris-moi bien vite. J'attends une occasion pour t'envoyer cette lettre. Si je n'en trouve pas, tu la recevras par la poste.

Les seules nouvelles du Canada que j'ai sont que les patriotes auraient brûlé en *retaliation* quelques granges et maisons dans Caldwell Manor appartenant aux tories. Ça sera confirmé bien vite.

Je vois aussi que tu as eu plusieurs écoliers, tant mieux! Je te souhaite grand succès. Pour ma part, ma pratique a beaucoup augmenté depuis le 2 janvier. Je n'ai pas fait moins de 4 à 5 piastres par jour. Il est vrai que je n'ai pas été payé, mais je le serai aussitôt que mes malades seront bien.

J'ai avec moi un de mes amis réfugiés que j'aime beaucoup et avec qui je lie une sincère amitié. Son nom est M. Poirier¹⁹, que nous avons vu ensemble à St. Albans. Il demeurait à l'hôtel où nous avons logé ce soir-là. Il était commandant dans l'armée patriote; il commandait tout le comté de L'Acadie, il était général. C'est lui qui a tué McAllister, capitaine des tories à la bataille d'Odelltown. Il me promet de me donner en écrit la description de la bataille d'Odelltown et de Lacolle où il s'est battu, du nombre

d'hommes présents, de l'heure d'attaque, et aussi de celle qui a eu lieu aux lignes, sous Côté. Ça te fera beaucoup pour ton journal; aussi comme ç'a été au soulèvement de L'Acadie, des côtes, etc.

Je t'enverrai cela aussi vite qu'il me l'aura donné par écrit.

Adieu, mon cher ami, adieu. Je suis etc.

J.G. Beaudriau

N.B. Ma prière est que puissent les Patriotes [pendre] six tories! bien vite. Adieu.

* * *

Au citoyen L.J. Amédée Papineau

Saratoga Springs, N.Y.

[reçue lundi 21 janv. 1839

apportée par le chancelier samedi soir]

BAnQ-VM,P7/2,17/1-8

Albany, janv. 19 - 1839

Mon cher ami,

Je ne vois pas quelles seraient les raisons pour lesquelles tu n'aurais pas répondu directement à ma lettre que je t'écrivis dernièrement. Cependant, j'ai reçu de tes nouvelles par une lettre que tu as écrite à tes parents.

Je vois que tu as fini de prendre les gouttes et que tu vas prendre de l'eau de la source dont je ne me rappelle pas le nom, mais de celle qui contient le plus de fer. Tu peux attendre maintenant une dizaine de jours pour ne plus prendre de gouttes. Tu peux boire de l'eau... Puis tu me diras dans une dizaine de jours comment tu te trouves. Dis-moi comment sera l'état de ton estomac, savoir si tu as un bon appétit, si tu digères bien, comment l'état de tes intestins (tripes), savoir si tu es régulier dans tes évacuations alvines, comment est l'état de ta vessie, etc., l'état de ta tête, de ta respiration, etc.

Je lis maintenant la vie du général Francis Marion²⁰, de la glorieuse révolution américaine. Cette lecture a tellement enflammé mon courage, patriotisme, et la haine que je porte aux Bretons, que demain je partirais pour aller les combattre en Canada! Oh! que je brûle du désir de me venger! de me battre contre ces maudits.

Je n'ai aucune nouvelle fraîche du Canada. Je n'ai pas encore reçu de lettre de mes parents en Canada. Je ne crois pas en recevoir de sitôt. Tant pis! Je m'ennuie un peu de ma belle.

J'ai la douleur de t'annoncer que notre chère petite Azélie a été assez malade. J'ai eu l'honneur d'être son médecin. Je me flatte maintenant de te dire qu'elle est bien, et bientôt sera parfaitement bien. Elle a eu le *croup*, mais qui n'était pas entièrement déclaré, vu que nous l'avons soigné à temps. Je vois ton frère Lactance, il voulait absolument être malade l'autre soir...

Je ne reçois aucune nouvelle des frontières. *Le Patriote canadien* par Duvernay n'est pas encore sorti. Je suis l'agent pour Albany.

Ma pratique a été fort considérable depuis le jour de l'An jusqu'à aujourd'hui...

La ville est toujours la même ici. Les rues n'en sont point déplacées. On me disait l'autre jour qu'ils devaient (le maire et la corporation) transporter, transformer, la rue State St. au sud de la ville. Ils n'ont pu trouver de chariots assez spacieux pour réussir. On dit qu'ils vont sortir un édit contre les cochons (*hog*) errants; ils sont maudits, dans cette ville-ci, de laisser courir les cochons! Les cochons sont ici comme les tories en Canada : ils remplissent les rues! On dit aussi qu'ils vont transporter le canal d'Albany l'autre bord de la rivière. Ils vont faire passer le *railroad* qui va se construire d'ici à New York, dans l'air, vu qu'ils pourront, après voir monté 1000 pieds à pic, gagner la grande ville en déclinant et en droite ligne. Tu vois, ils vont construire une tour de 1000 pieds. Par le moyen de la vapeur, les chars et le monde monteront au haut comme ça²¹. En haut, il y aura, suspendues dans l'air, des lisses faites avec une substance nouvellement inventée, qui partiront du haut de la tour et qui iront en déclinant vers New York, de manière que nous irons, comme les enfants glissent dans Albany; nous aurons que la peine d'embarquer et nous roulerons au bas. On dit qu'en Europe, Londres va prendre la place de Paris. La ville Pékin et celle de Nankin vont danser un *ril* à deux, au son du tambour, du clairon,

de la trompette, non de celle de l'ange qui viendra à la fin du monde, mais de celle d'un homme qui réside dans la lune et qui va descendre sur la terre bien vite. Je crois qu'il débarquera dans les grandes Indes ou en Cochinchine.

Adieu, le ballon N° 2 part pour Vénus, un autre partira pour le Soleil, demain à 6 h et demie. Un autre partira pour l'Étoile du Matin dans quinze jours. J'irais maintenant, mais le temps est trop froid. On dit que dans le Soleil il a gelé deux pouces de glace, et que la neige était très abondante. Ils ont là de superbes *sleigh*. Adieu. Ton ami.

J.G. Beaudriau

N.B. Si tu es consentant, nous irons voir les gens de Saturne dans le mois de mai prochain.

* * *

Au citoyen Amédée Papineau
Saratoga Springs, N.Y.
[reçue 6 févr. 1839]
BAC-3317-3319

Albany, 5 fev. 1839

Mon cher ami,
Tu aurais reçu cette lettre, ou une semblable, aujourd'hui, si j'avais été chez nous à midi, lorsque

Madame ta mère a eu la bonté de m'envoyer avertir qu'il y avait une occasion pour Saratoga. Mais enfin, il s'en présente une autre demain. J'en profite comme de raison.

Tu as sans doute appris par ta mère l'arrivée de plusieurs réfugiés, nos amis, entre autres Boucherville, notre secrétaire des correspondances des Fils de la Liberté; Gauvin, exilé politique à la Bermude, chef de section N^o 3; le D^r Duchesnois, M. de Léry, M. [Benjamin] Ouimet, frère de notre président jadis... Ce dernier est parti pour La Nouvelle-Orléans. Comme Madame Papineau t'aurait parlé plus au long d'eux, je m'abstiens pour le moment de ne plus rien dire touchant eux.

Aussi, nous avons eu le plaisir de voir Messire Chartier, prêtre de Salina. Ce Monsieur était en parfaite santé, il est parti pour la frontière.

M. le D^r Henri Cartier est arrivé ce matin du Bas-Canada, province britannique que Sa Majesté la couronne d'Angleterre dans l'Amérique septentrionale, mais, selon nous et nos proclamations : «État du Bas-Canada». Il n'apporte pas grand nouvelles. Seulement, et c'est très affligeant, on pensait qu'il y aurait d'autres exécutions.

Trêve de compliments touchant tes questions que tu me fais sur ta santé! Je ne te réponds... rien là-dessus. Seulement, aie bon courage et ne pense pas à ta maigreur ni à tes douleurs de côté, etc.

Ma pratique va toujours clopant-clopin. Je crois que ta mère t'a envoyé un prospectus pour Le

Patriote canadien. Aussi un *Aurore*. Quel charmant morceau! Tant mieux s'il peut continuer.

Je crois n'avoir plus rien à te dire, si ce n'était que des petites folies.

Un express du Soleil m'a été envoyé, ce matin, m'annonçant la mort future de sir John Colborne. Aussi que le Canada sera libre. Cet express est parti du grand astre à son levant et est arrivé dans ma chambre à midi. Qu'il a dû aller d'une vitesse extraordinaire!

Je crois d'aller dans l'autre monde, mais je ne sais quand. Quand j'en serai revenu, j'espère apporter avec moi beaucoup de curiosités surnaturelles, avec lesquelles je bâtirai un Museum extraordinaire, où l'on pourra voir le modèle en cire de toutes les âmes des morts passés.

Adieu, mon cher ami, adieu.

J.G. Beaudriau, Esq. et non citoyen

Citoyen Amédée Papineau
(présent, passé et avenir)

* * *

À Ludger Duvernay
[New York]²²
BAnQ-VM,P345/13;P1/A,02

Albany, Feb. 6 1839

Mon cher ami,

Depuis notre séparation à St. Albans, lorsque je vous quittai pour Woodstock, suivre les cours de médecine, jusqu'à ce moment, je devrais avoir mille excuses de ne vous avoir pas écrit. Enfin, les vicissitudes en ont été la cause : vous avez tant changé de place et si souvent, que je ne savais où vous étiez. Et, lorsque je le savais, je n'étais jamais certain du temps que vous y resteriez.

Moi, de mon côté, ayant toujours été occupé à mes études jusqu'au mois d'octobre, temps où j'allai en Canada, je n'avais non plus pu me livrer beaucoup aux correspondances. Mais enfin après tant de malheurs et de changements dans nos affaires, me voici reçu médecin et pratiquant à Albany.

Je vois par le Prospectus du *Patriote canadien* que vous m'avez fait l'honneur d'être votre agent à Albany. Je vous en remercie beaucoup, et je ferai tout en sorte de vous procurer d'abonnés, autant que je le pourrai. J'en ai déjà une dizaine, il n'y a pas de doute que vous pourrez en avoir 20 à 25. D'ailleurs, comme vous êtes pour monter à Burlington, j'espère que je vous verrai ici à Albany. Alors, nous parlerons plus au long sur cela. Je crois

que vous pourrez m'envoyer 25 à 30 numéros; alors j'irai trouver ceux qui ont souscrit et qui souscriront : en leur donnant le journal, ils s'abonneront soit pour un an ou six mois, et je les ferai payer d'avance. Je prendrai leur nom et le numéro de leur demeure, que je vous remettrai aussi. Je ferai en sorte de vous procurer des souscripteurs à Troy. C'est un bien mauvais temps pour retirer de l'argent, surtout parmi les ouvriers et les journaliers... Les temps sont extrêmement durs. Il y a ici, à Albany, un individu qui m'a dit qu'il vous devait 10 piastres. Il parlait de vous les payer, son nom est M. Gérard²³, que vous avez employé à Montréal comme rédacteur.

Je vous assure que pour moi ici, les temps sont extrêmement durs. J'ai eu assez de pratiques, mais aucuns ne m'ont payé, et j'avais bien peu lorsque j'ai quitté le Canada, de manière que maintenant mes fonds sont épuisés et invisibles.

Lorsque j'étais au Canada, j'ai vu beaucoup de vos bons amis. Mon oncle [Édouard Demers] était en parfaite santé, ainsi que sa dame. Mlle Lucile²⁴ m'a parlé beaucoup de vous et s'ennuyait beaucoup. J'ai eu le plaisir aussi de voir M. et Mme Chevalier²⁵. Ils étaient tous bien chagrinés de votre absence. Je vous assure que dans le cercle d'amis que vous aviez à Montréal, votre absence a causé un vide, qui n'a jamais été rempli et qui s'est fait vivement sentir. Le peu de temps que j'ai demeuré à Montréal, j'ai eu beaucoup de plaisir. Mais hélas, ce plaisir est passé et nous fait ennuyer que plus, dans l'exil!

Votre ami et le mien, M. Poirier, est ici, comme vous l'avez appris par une lettre qu'il vous écrivit, il y a quelque temps passé. Il vous salue et espère bientôt avoir le plaisir de vous voir et converser quelques heures avec lui, ainsi que moi, docteur, qui formera le trio.

Je vous souhaite bonne réussite. Adieu.

Votre ami.

J.G. Beaudriau

N.B. Mon numéro : 66, N. Pearl St. vis-à-vis l'Académie des demoiselles.

* * *

Au citoyen L.J. Amédée Papineau

Saratoga Springs, N.Y.

[reçue dim. 17 février 1839 - _18]

BAnQ-VM,P7/2,17/1-9

Albany, fev. 14, 1839

Mon cher ami,

Depuis ma lettre, il se passa beaucoup de choses et il arriva des événements très déplorables. Le départ soudain de ton père et la mort subite de M. Porter, nous plongent tous dans la tristesse et la peine. Enfin, ce sont là des misères et des vicissitudes du genre humain. Je regrette beaucoup la mort de M.

Porter. Il était si bon ami de ta famille et si dévoué à notre cause! On peut dire maintenant : *vixit*²⁶.

Cependant, je te félicite beaucoup sur le voyage de ton père en Europe. Je vois que nos affaires prennent une autre tournure. Il n'y a pas de doute que sa mission réussira. Son départ, maintenant, et son absence causent à ta mère beaucoup de peine et de chagrin; la circonstance se trouve être beaucoup plus aggravée par la mort d'un si digne ami. M. Porter, qui aurait pu tant soulager ta mère, hélas! n'est plus. Et M^{me} Porter, elle aussi, qui aurait été un passe-temps, est plongée dans le deuil! Je suis content de voir que ta mère supporte tout cela avec tant de résignation. Sa santé a été un peu altérée, mais maintenant elle est beaucoup mieux, selon moi, et sera prochainement tout à fait rétablie.

Je ne puis répondre à toutes les questions sur ta maladie. Il faudra prendre chaque système l'un après l'autre et te l'écrire au long. Je me confesse d'être trop ignorant pour te dire quelles seraient les causes de tes douleurs et de ton *maigrissement*. Au moins mes faibles lumières sur cela sont que ton *maigrissement* pourrait être causé de ce que tu grandis beaucoup, car je sais que tu ne peux et aucun autre peut grandir et en même temps grossir et venir gras. Cela est incompatible avec l'ordre que suit la nature dans sa marche. Prenons des ex[emples] dans une classe d'animaux inférieurs à nous. Tu vois tous les jours des jeunes chiens extrêmement maigres, tant qu'ils grandissent et

grossissent, tu les vois presque constamment dans un état de faiblesse et de lassitude. Aussitôt qu'ils ont passé l'âge de grandir, ils commencent [à] être très forts, vigoureux et deviennent gras, s'ils sont bien nourris.

Pour les douleurs, cela peut être causé de la même manière. La nature ne remplit pas toujours sa besogne de la même manière et uniformément, par ex[emple] lorsque moi, je grandis, je m'aperçus de rien, je grandis graduellement; mais toi qui grandis vite et rapidement, les différents organes ne remplissant pas uniformément et proportionnellement leurs fonctions, il n'y a aucune surprise de ce que tu te sentiras quelques douleurs par-ci par-là. Je termine cela en t'assurant que ta maladie, maintenant, n'est pas dangereuse et que moins tu y penseras, songeras, etc., le mieux tu t'en trouveras. Si tes selles ne sont pas régulières, prends une demi-once de *Epsom salt* le matin, pendant deux ou trois jours.

Il paraîtrait qu'il se fait quelques choses aux lignes. M. Chartier qui y était allé en est revenu et est passé ici, s'en allant à Salina. Il doit revenir ici s'en allant demeurer aux lignes. Ils ont organisé un comité de sept, dont M. Wolfred Nelson est président, M. Chartier est le secrétaire d'État; ce comité va correspondre avec celui du Haut-Canada, et tous les deux vont envoyer des dépêches à ton père, de manière qu'il agisse et pour et au nom des deux Canadas. Voilà tout ce que je peux te donner de détail sur cela. Aussitôt que je saurai d'autres

choses, je te l'écrirai. Garde ceci secret, n'en parle à personne à Saratoga.

Duvernay sortira son papier à la fin du mois de mars. Il se publiera à Burlington. Ramasse autant de souscripteurs que tu pourras.

Je suis allé aujourd'hui rendre visite à M^{me} Walworth, c'est une très excellente dame.

Adieu, mon cher ami, adieu. Ton ami.

J.G. Beaudriau

* * *

Au citoyen

L.J. Amédée Papineau

Saratoga Springs, N.Y.

[reçue mardi 9 juillet 1839]

BAC-3449-3452

Hydropolis (Province des Avoyelles, Louisiane)

18 juin 1839

Mon très cher ami,

Mon départ si subit d'Albany et même de l'État de New York a dû paraître à tes yeux et à ceux de ton excellente mère, et à beaucoup d'autres de mes amis, bien singulier. J'en conviens, mon ami, mais avec toi je vais m'expliquer. Ma position alors était des plus critiques. Tu sais que j'ai eu assez de malades, pendant l'hiver que j'ai pratiqué la

médecine à Albany, mais tu sais que la part du jeune médecin n'est pas pour être couronnée par la fortune. Aussi, je ne fus pas payé pour le quart de ce que j'avais fait. Ma situation pécuniaire me mettait très mal à mon aise. J'avais été à New York dans l'espoir de pouvoir trouver de l'emploi d'une manière ou d'une autre; impossible de trouver une situation. Sur ces entrefaites, je revins à Albany, flatté d'un nouvel espoir. Je vécus assez heureusement jusqu'au 16 avril, c'est-à-dire heureusement du côté moral. Car, grâce à la nature, je n'ai pas souffert physiquement. J'ai toujours bien vécu.

Enfin, le 16 avril, je me trouvais dans des transes horribles, mon cerveau était le siège de bouleversements continuels. Je pensais au Canada, je voulais y aller, enfin j'avais déterminé de m'y rendre. D'un côté, je me représentais les douceurs d'être au sein de ma famille, de mes parents, d'une partie de mes amis, prêt à m'établir assez avantageusement : tout cela me faisait souhaiter d'être tranquille au Canada; d'un autre côté, je voyais la position malheureuse de mon pays, un grand nombre de mes concitoyens dans les fers, les prisons, les cachots, ma terre natale souillée du sang pur de nos frères d'armes. Hélas, moi-même, pensant qu'en retournant dans mon pays, je pouvais être enfermé dans les prisons (pour peu de temps probablement), comment, me disais-je à moi-même, comment pouvoir aller assez heureusement vivre dans ce cher pays. Non, je n'irai pas. Où aller donc? Au Sud, chercher fortune. Me voilà faisant des

chimères et bâtissant des châteaux en Espagne. J'étais heureux, je vivais d'espérance.

Une occasion se présente : le D^r Damour et M. [Narcisse] Trudeau venaient à La Nouvelle-Orléans. Je leur demande la permission de les accompagner; ça leur fit plaisir, et le 17 d'avril, à 11½ du matin, je me décide à partir pour La Nouvelle-Orléans. Le matin de mon réveil, je n'avais eu aucune idée de partir et me décider définitivement pour aller au Sud si promptement.

À 5 h p.m., nous partons. Tu vois que je n'ai eu que peu de temps à moi. Je n'ai voulu voir que peu de personnes. Je n'ai pas voulu aller dire et souhaiter bonjour à ta bonne mère. Je m'en suis repenti, mais trop tard.

Je descendais rapidement l'Hudson. Le peu de temps que j'avais à m'appareiller, l'état de bouleversement où se trouvaient mes idées, me firent faire des fautes de convenance. J'espère que M^{me} Papineau ne me voudra pas de mal, elle m'excusera. Je lui demande pardon de tout mon cœur. Allons plus loin; je vais te faire un léger récit de ce qui m'est arrivé depuis.

J'ai, ou nous avons parti d'Albany le 17 avril à 5 p.m. Nous sommes arrivés à New York le 18, à 10 a.m. Aussitôt à New York, nous allâmes au port enquérir pour des bâtiments allant à La Nouvelle-Orléans. Il y avait plusieurs navires et *brig*. À bord d'un des *brigs*, nous trouvâmes un excellent capitaine. Après lui avoir raconté nos malheurs, il nous demande 70 piastres pour le passage de nous

trois, et nourris et logés comme lui-même. Nous acceptâmes; le départ devait avoir lieu le 22 suivant. Nous eûmes le plaisir de voir le D^r O'Callaghan (il partait pour Albany), Duvernay, Hébert, DesRivières, etc., et autres compatriotes, le D^r Duchesnois.

Le 22, nous allâmes à bord de notre bâtiment, nous fîmes voiles que le 23, où nous restâmes en rade. Le lendemain, nous mîmes à la mer, après avoir dit adieu à la terre continentale, après avoir dit adieu à ce que nous avons de plus cher, pour aller nous exposer à l'inconstance des flots. (J'aurais dû t'écrire de New York. J'y ai pensé, mais je n'ai pas osé! Tu m'excuseras.)

Du jour que nous mîmes à la mer, je fus presque continuellement malade (du mal de mer). Je t'assure que j'ai maudit souvent les mers, et je voulais me voir encore sur la terre. Ô terre, quel effet magique tu produis sur nous, lorsque l'on est exposé sur les flots mugissants et étendu par terre par l'effet du balancement! Nous avons eu vents contraires pendant quinze jours près, et temps calme une dizaine de jours. Nous avons été à l'ancre sur «les Bahamas *Banks*», à l'entrée du golfe du Mexique pendant plus de huit jours : pas de vent et une chaleur excessive. Nous avons passé près de 60 milles de La Havane, nous avons été jusqu'au 24^e degré de latitude nord.

Il nous est arrivé rien de remarquable, nous avons eu quelques tempêtes, mais point dangereuses; d'ailleurs nous avons un capitaine très habile et très prudent. Nous avons rencontré quelques vaisseaux,

ce qui nous faisait beaucoup de plaisir, plus particulièrement lorsqu'on pouvait leur parler.

Enfin, nous sommes arrivés à La Nouvelle-Orléans le 30 de mai, jour de la Fête-Dieu, après avoir été 35 jours passés sur l'océan. Nous étions très fatigués! Le Mississippi est un assez beau fleuve, mais il n'égale en rien notre superbe Saint-Laurent ou l'Hudson. L'eau en est blanche et bourbeuse. Il y a plus d'une livre de terre dissoute en suspension dans un gallon de son eau. Assez.

À La Nouvelle-Orléans, je vis quelques-uns de nos compatriotes, qui furent très surpris de nous voir arriver dans cette saison. Je vis MM. [Benjamin] Ouimet, [Norbert] Larochelle, Brousseau, [Prudent] Beaudry, St-Denis, Bourdeau. La Nouvelle-Orléans n'offrait aucune chance pour nous, surtout n'étant pas acclimatés. Je ne pus voir Boucherville : il était chez le D^r [Pierre] Dansereau, sur le bayou La Fourche, dans la paroisse de L'Assomption. La Nouvelle-Orléans n'est pas une aussi belle ville comme je me l'étais imaginé. Il y a à la vérité d'assez beaux édifices, mais peu nombreux. Il y [a] l'hôtel Saint-Charles, très remarquable. La pierre là est importée du nord et est là un luxe. Les maisons sont principalement de *brick* et de bois. Les rues sont assez larges. La ville est longue de trois milles, mais n'a pas plus d'un mille en largeur. Le fleuve en cet endroit décrit une courbe, ce qui donne au port l'aspect d'une partie d'un cercle. Le port est tout le long de la ville. Le fleuve est très *écors*, ce qui permet aux bâtiments, même les plus gros,

d'approcher et de se coller sur le rivage. Les quais sont de madriers; on n'en aurait même pas de besoin.

Il y a de belles rues dans la ville, telles que Canal, Remparts. Ce sont des rues de promenades; elles sont toutes couvertes de deux rangées de beaux arbres, mais encore trop jeunes pour donner beaucoup d'ombrage. Il y a un *Rail Road* qui conduit à quatre milles dans les derrières de la ville, et un petit lac qui se trouve être un endroit de plaisir. Aussi, vis-à-vis la ville, la campagne est superbe et il y a une espèce de jardin public.

Il y a beaucoup de bâtiments dans le port. La ville est beaucoup plus déserte que dans l'hiver où il y a un afflux considérable de monde. Il faisait une chaleur extrême. Mais la ville était saine.

Je te donne une faible description, et très incohérente et détachée, mais je n'ai pas le temps de recopier ceci; ainsi tu m'excuseras, ce n'est pas pour la beauté du style que je t'écris ceci, [mais] par utilité.

Les produits ici sont extrêmement avancés, surtout la végétation. Il y avait plus d'un mois que les mûres sont mûres. Les fraises ici se cueillent en mars et au commencement d'avril. Le maïs (bled d'Inde) est presque tout fleuri et en épi. Il y a apparence d'une assez bonne récolte.

Je ne suis demeuré à La Nouvelle-Orléans que huit jours, ne voyant rien à faire, ou plutôt ne voulant pas y passer l'été. J'ai tenté la campagne. Je suis parti le 6 de juin pour Nachitoches, sur la rivière

Rouge. Damour et Trudeau sont restés à La Nouvelle-Orléans. Je suis parti seul. Me voilà donc seul, sans ami quelconque, dans un *steamboat*, montant le Mississippi pour aller sur la rivière Rouge. Peu d'heures après mon départ, je liai conversation avec des habitants du pays, des créoles français. On appelle ici «créoles» tous ceux qui naissent dans le pays, ça n'a pas de rapport à la couleur du tout. Je trouvai un jeune Français des Nachitoches, marchand, un bon ami pour moi; aussi un curé de Nachitoches. Je rencontrai des personnes de cette paroisse qui m'engagèrent à arrêter voir la place et de me fixer, si je trouvais chance.

Dimanche le 9, je suis débarqué dans cette paroisse. Je me trouve à 100 lieues de La Nouvelle-Orléans, plus au nord, et à 250 milles des Nachitoches. Les Nachitoches sont plus au nord-ouest d'ici, sur la rivière Rouge. Je suis bien accueilli ici. Il y a un médecin français qui a toute la vogue. Je ne sais si je vais demeurer ici ou non. Je ne suis pas encore décidé. Je crois aller jusqu'aux Nachitoches, je crois qu'il y a plus de chance. J'aime mieux voyager un peu afin de me fixer dans une place assez avantageuse. Je t'assure que j'ai fortement envie de retourner au Canada. Je suis après me décider, savoir si je vais me fixer tout de bon pour pratiquer la médecine, ou si je vais aller dans l'État du Mississippi, dans l'espérance de faire autre chose pour neuf mois ou moins, pour remonter au Canada, probablement pour trois mois seulement. Je suis dans l'indécision. Pour me fixer, il faudrait que je

renonce de me rendre à mon pays pour un grand nombre d'années; mais j'aime mieux sacrifier mes intérêts pécuniaires, car ici l'on peut faire fortune en dix ans, et aller m'établir au Canada, à Montréal, où je pourrai pratiquer et, avec du travail, de la patience, m'acquérir une assez bonne clientèle. Je suis content d'errer un peu par les différents pays : par là on apprend les vicissitudes humaines, et l'on gagne beaucoup pour notre réforme morale. Je vois le monde, mais je le vois de tout un autre œil que je le voyais il y a deux ans. L'on apprend à se corriger, mais à nos frais et dépens.

Je veux voyager dans les différents États pendant plusieurs mois.

Je m'arrête ici. Parlons d'autres choses, surtout de choses qui te concernent plus que moi-même et qui m'affectent beaucoup. Je n'ai eu aucune nouvelle de mon pays depuis que je suis parti. Quel est son état actuel? Vous avez sans doute eu des nouvelles de M. Papineau. Quelles sont les espérances? Je te l'avoue, mon cher ami, au premier signal, je partirai pour aller combattre. Écris-moi, je t'en prie, et dis-moi la vérité, je partirai aussitôt, je le jure sur mon bon honneur et sur l'*Hôtel* [autel] de ma patrie.

Comment est Lactance, est-il allé en France? M^{lle} Azélie, comment est-elle? M^{me} Papineau? Je leur souhaite une bonne santé. A-t-elle vu sa famille? Ton oncle Théophile, où est-il? Que fait-il?

Je conserve encore ton morceau d'écorce que tu m'avais donné en décembre 1837. H.E.V! J'espère

que nous achèverons un jour l'œuvre commencée. Tu ne m'oublieras pas à ton père lorsque tu lui écriras. Mes respects et mes sentiments envers lui. Je n'oublierai pas non plus la dette que je te dois ainsi qu'à ta bonne mère. Aussitôt que j'aurai, par mon travail et mon industrie, amassé quelque argent, je te le ferai parvenir. Écris-moi touchant ta perspective future. Tu as été bon, bon ami, je le saurai pour toujours. Aussi, j'éprouve en t'écrivant un sentiment bien doux et un plaisir qui semble me rapprocher de toi, de mon pays, de mes compatriotes, de mes amours.

Présente à Madame ta mère mes respects et amitiés. Je me rappellerai longtemps la confiance qu'elle a reposée en moi, en me confiant sa santé et celle de sa chère petite Azélie. Mes compliments à ton frère Lactance, à ton oncle Théophile. Mes respects à la famille Porter, à Sidney Cowen, au D^r Davignon, Perrault, etc. Duvernay a-t-il publié sa gazette? Envoie-moi, si tu veux bien, quelques numéros, des papiers du Canada ou de France, enfin tout ce qui aura rapport à mon pays. Écris-moi aussitôt que tu recevras ceci, adressé comme suit :

M. Benj. Ouimet – *J.G.B.*
care of John Bellow²⁷ Esq. Jun.
107 Lence St.
New Orleans, La.

Je suis convenu avec Ouimet, qu'il recevra toutes mes lettres à lui adressées; il doit reconnaître par les

initiales J.G.B. au coin de la lettre si elles sont à moi. Ainsi, n'oublie pas les initiales J.G.B. Ouimet doit me faire parvenir les lettres aussitôt où je serai.

Ta mère m'avait dit que tu m'avais promis un cachet semblable à celui de ton frère : garde-le-moi pour l'année prochaine.

* * *

Citoyen L.J. Amédée Papineau

Saratoga Springs, N.Y.

[reçue dim. 25 août 1839]

BAnQ-VM,P7/2,17/1-10

New York, 24 août 1839

Mon très cher ami,

Quelles circonstances variables ne nous arrivent-ils (*sic*) pas dans ce monde! Pauvres mortels, que la nature divine se joue de vous! Il m'est arrivé bien des choses curieuses depuis que je suis parti d'Albany. Tu sais que je suis parti d'Albany comme un coup de foudre et que je suis allé à la Louisiane, et que je suis arrivé ici à New York depuis quinze jours.

Je t'assure que j'ai eu beaucoup de misère dans mon voyage. Tu as dû recevoir une lettre de moi venant de la paroisse des Avoyelles, Louisiane. Je m'arrête là-dessus, car je compte te revoir. Alors je

te raconterai les particularités de mon voyage et les raisons qui m'ont obligé de quitter la Louisiane.

J'ai appris le départ de M^{me} Papineau pour la France, avec M^{lle} Azélie et Lactance. J'ai cru d'abord que tu y étais allé, mais je sais maintenant le contraire par le jeune McDonald²⁸ qui a passé trois jours avec toi à New York. J'espère que Madame ta mère était en bonne santé lorsqu'elle partit pour la France.

Voudras-tu avoir la bonté de me donner des nouvelles de Monsieur Papineau, à la dernière date.

Je suis ici, attendant des lettres de chez nous. Je t'assure que je suis bien malheureux. Je ne sais si je retournerai au Canada. Si j'avais su d'être si longtemps ici, je t'aurais écrit bien plus vite. Mais je vois maintenant que je serai encore ici bien longtemps.

Je voudrais, mon cher ami, que tu t'intéresserais pour moi, un peu, dans ce moment de crise. Voilà une place qui va devenir vacante dans l'Académie militaire à West Point, comme professeur de langue française. J'aimerais avoir des recommandations, de quelques dignitaires de l'État, comme par exemple Monsieur le chancelier Walworth. Si je ne connaissais pas M. le chancelier moi-même, je ne te ferais pas une telle demande, mais ayant été présenté à lui, par ton père même, je crois que je pourrais hasarder la demande.

Si tu veux, mon cher ami, me faire ce grand plaisir-là, que je t'en serais toujours reconnaissant!

Comme j'ai connu M. le juge Cowen, voudrais-tu lui en parler?

J'espère que tu feras diligence pour ceci, car le professeur actuel doit donner sa démission cette semaine, et j'aimerais avoir mes recommandations bien vite pour en faire application. Tu recevras cette lettre demain, tâche, mon ami, de faire diligence aussi vite que possible.

Adieu. Je suis ton ami et compagnon d'exil.

J.G. Beaudriau

Excuse mon écriture aujourd'hui. Je me sens encore de la maladie qui m'a affecté à La Nouvelle-Orléans.

* * *

Au citoyen Ludger Duvernay
Propriétaire du *Patriote canadien*
Burlington, Vt.
BAnQ-VM,P345/13;P1/A,02

New York, 24 août 1839

Mon cher ami,
Me voilà encore une fois sur une terre où l'on peut respirer le bonheur et non pas l'air brûlant du sud. Probablement vous avez appris mon arrivée ici depuis quelques jours. Je vous aurais déjà écrit, mais

pendant tous les jours de m'en retourner au nord, j'ai remis jusqu'à aujourd'hui la besogne. Je suis content de voir votre journal publié. J'ai vu les deux premiers numéros, et j'en aime beaucoup le style et la rédaction. Nos amis de La Nouvelle-Orléans étaient en bonne santé et vous faisaient tous des compliments, tels que Ouimet, Boucherville, Laroche, St-Denis, Brosseau, etc.

St-Denis²⁹ m'a dit que vous vinssiez à lui envoyer 25 copies de votre journal, qu'il trouverait ce nombre de souscripteurs et qu'ils paieraient aussitôt le premier numéro sorti. Il est tout probable que vous aurez un plus grand nombre de souscripteurs.

J'ai été un mois malade à la Louisiane, et c'est en grande partie la cause de mon départ. Je réserve à vous raconter les particularités de mon voyage, lorsque nous aurons le plaisir de nous rencontrer. N'encouragez aucun Canadien d'aller à La Nouvelle-Orléans, pour faire quelques choses : tous ceux qui sont là voudraient être ici; c'est le plus maudit pays que je n'aie jamais vu. Le D^r Damour est établi à La Nouvelle-Orléans, il était en bonne santé et vous faisait bien ses compliments. Trudeau³⁰ était allé au Texas.

Maintenant, je voudrais vous occuper un peu de moi. Je vous assure que je suis ici bien malheureux. Je suis dans l'attente des secours de chez nous, mais je crains fort d'attendre longtemps. Que la volonté de Dieu soit faite; ainsi soit-il. Amen.

Il paraîtrait qu'une place de professeur de langue française va devenir bien vite vacante à l'Académie

militaire de West Point. Comme vous m'aviez recommandé de rentrer là, si je pouvais, et que vous m'aviez dit que vous donneriez et que vous me feriez avoir des recommandations pour y entrer, j'aimerais beaucoup maintenant que vous puissiez me faire avoir des recommandations aussitôt que possible. J'aimerais qu'elles seraient signées par le D^r Nelson, si ça se pouvait, M. Bouchette, etc.

Excusez-moi, cela, aussi vite que possible, car je voudrais faire application aussi vite que possible, la semaine prochaine par exemple. Je me fie sur vous. Adieu. Ne m'oubliez pas.

Mes respects à tous nos compatriotes; envoyez-moi votre journal.

Votre ami.

J.G. Beaudriau

N.B. M^{me} Brozer vous prie de vouloir bien avoir la bonté de s'intéresser pour elle auprès de Gauvin, et voir s'il ne pourrait pas lui envoyer un peu d'argent. Écrivez-lui à ce sujet.

Je me trouve si gueux que je ne puis payer le port de cette lettre. J'espère que vous m'excuserez.

J.G.B.

* * *

Ludger Duvernay
Burlington, Vt.
politesse de M^{me} Duvernay
BAnQ-VM,P345/13;P1/A,02

Montréal, 21 novembre 1839

Mon cher Duvernay,
Veuillez me pardonner si je n'ai pas écrit plus souvent. Je vous assure que c'est plutôt par négligence que par indifférence. J'ai eu la semaine dernière le plaisir de voir M^{lle} Harnois³¹, elle était bien, comme vous avez dû le savoir par une lettre qu'elle a dû vous écrire lorsqu'elle était à Montréal. Vous avez eu aussi des nouvelles de votre famille...

Au moment où je vous écris, je suis chez mon oncle³², en sa présence, ainsi que ma tante M^{lle} Lucile. Ils sont tous en bonne santé et vous présentent leurs meilleurs compliments. Ils se rappellent bien souvent de vous et s'ennuient de votre absence. Le D^r Vallée³³ a été bien malade, mais il est maintenant mieux. Joseph Chevalier a été malade la semaine dernière, mais il est convalescent, il est bien mieux. Sa maladie aussi n'était pas dangereuse.

J'ai à vous annoncer la mort d'un de vos amis, M. André Turner, mort il y a quelques []; vous avez dû voir sa mort annoncée sur les papiers de Montréal.

M. Lafontaine et sa dame sont bien. M^{me} Jos. Chevalier³⁴ est très bien, elle se rappelle toujours de vous. Ed. Chevalier et sa dame sont ici...

Pour des nouvelles, il n'y [en] a pas. J'oubliais la famille de M. Laflamme : ils sont tous bien. M. Peltier et sa dame sont bien. M. Fabre, D^r Perrault³⁵, M. Lévesque sont tous bien. M. Beaudry, sa dame et sa petite famille sont aussi très bien. M. Jourdain³⁶, sa dame, M^{lle} Jourdain et sa petite famille sont bien. M. Racine et sa dame sont bien. Nous avons eu une veillée chez lui, lundi dernier, où nous avons eu beaucoup de plaisir. M. Louis Perrault est bien; M. Dufort³⁷, à ce que ma tante me dit, est bien. Je n'ai pas encore pu le rencontrer. Tous vos autres amis sont, à ce qu'on me dit, bien. L'on parle de vous souvent, je vous assure, et toujours en bien, et l'on se plaint beaucoup de la séparation d'un bon ami et d'une personne qui procurait tant de plaisir en société. On s'amuse à Montréal à faire la partie de cartes, et quelquefois nous dansons dans les maisons où il y a des pianos. Les familles que nous rencontrons sont chez M. Vallée père, M. Chevalier, M. Beaudry, M. Jourdain, M. Racine et, comme je vous l'ai dit, nous nous amusons aux cartes, le palme long...

J'ai été admis à la pratique le 5 du courant. Il a fallu que je me présente devant un Bureau anglais. Il n'y avait qu'un seul Canadien, le D^r Bruneau³⁸. Je m'en suis bien acquitté et, à ma grande surprise, après mon examen le jeune D^r Arnoldi est venu me tendre la main en me félicitant de mon examen : c'était un de mes examinateurs. Je ne m'attendais pas à ce qu'Arnoldi, lui mon ennemi personnel et politique, serait venu me tendre la main. Il

paraîtrait, à ce que m'a dit M. Louis Perrault, que vous étiez fâché contre moi. Vous lui avez écrit que vous pensiez que je m'étais soumis au Collège McGill. J'ai à vous informer, pour me justifier, que je ne suis pas soumis au Collège McGill, que les membres de ce Bureau ne sont pas les examinateurs du Collège McGill. Cependant il y a quelques-uns qui appartiennent au Collège McGill. (Dans ce moment, M^{lle} Lucile me chatouille).

Ce bureau est composé selon l'ancienne loi, c'est-à-dire la loi de George III. Je suis loin de me soumettre au McGill. Je n'ai seulement pas encore assisté à leur lecture. Il fallait absolument, voulant pratiquer ici, me soumettre à un nouvel examen. J'ai préféré Montréal à Québec. Les deux Bureaux sont torys; je n'avais pas à choisir. Je crois que m'avoir soumis au Bureau de Montréal me donne plus de mérite, car j'ai paru [devant] mes ennemis politiques, c'est-à-dire ennemis des Canadiens.

Je ne cesse pas d'être ce que toujours j'ai été, quoique j'aie été commissionné par Poulett Thomson. Je suis toujours J.G. Beaudriau, sans tache et revêtu de la robe du citoyen.

J'allais oublier de vous parler de la petite fille de ma tante, maintenant âgée de deux mois. Elle est née quatre jours après mon arrivée à Montréal. Elle est grosse et grasse et bien portante, jolie comme sa maman. Elle se nomme Léocadie-Malvina³⁹.

J'espère que vous continuez toujours votre papier, que vous prospérez, etc. Je n'ai pas encore

vu aucun numéro depuis que vous m'en avez donné vous-même.

Vendredi 22 novembre 1839. Des affaires étant survenues, je n'ai pu *rachever* ma lettre et l'envoyer par la poste. J'en suis d'autant plus content, vu que M^{me} Duvernay elle-même vous donnera cette lettre.

Ayez la bonté de faire mes meilleurs compliments à tous mes concitoyens réfugiés et à nos amis les Américains. N'oubliez pas de saluer pour moi M^{me} Winslow, ainsi que lui-même M. Winslow⁴⁰.

M^{me} Duvernay elle-même vous apprendra tout ce qu'il y a de nouveau. Il y a bien peu, je vous assure. Le gouverneur est parti de lundi dernier pour le Haut-Canada.

Tâchez donc de me faire parvenir quelques gazettes.

Adieu, mon cher ami. Votre obéissant serviteur et ami.

J.G. Beaudriau

N.B. Y a-t-il longtemps que vous avez eu des nouvelles de Jos. [Poirier], notre ami d'Albany? Lorsque vous lui écrierez, faites-lui mes compliments. Je suis en assez bon ordre.

J.G.B.

* * *

À Monsieur
Monsieur L. Duvernay
Burlington, Vt.
politesse de E. Leprohon, Esq.
BAnQ-VM,P345/13;P1/A,02

Saint-Jean⁴¹, 24 avril 1840

Mon cher ami,
Je n'ai qu'un instant à moi. Votre boîte est en lieu de
sûreté. Je ne puis l'envoyer aujourd'hui, vu que le
commis du *Rail-Road* me dit qu'elle serait saisie, à
moins que je dise ce qu'elle contient. Voyez
quelqu'un à bord et écrivez-moi un mot à L'Acadie.
Je vous la ferai parvenir aussitôt.

Nous en sommes en bonne santé. Mes respects à
M^{me} Duvernay.

Votre ami.

J.G. Beaudriau

* * *

À Ludger Duvernay
BAnQ-VM,P345/13;P1/A,02

Saint-Jean, 14 mai 1840

Mon cher ami,

Depuis que je vous écrivis par M. Leprohon, au lieu d'être à L'Acadie, j'ai presque toujours été à Montréal. Par conséquent je n'ai pu vous envoyer votre boîte. M. Ranger, de L'Acadie, me dit avoir une lettre pour moi. Je suis allé chez lui et il n'a pu me donner la lettre; il croit l'avoir perdue. Ce matin, avec M. Vandal⁴², nous avons ouvert la boîte, et je la fais entrer à bord du *steamboat*, comme boîte contenant des papiers et vieux volumes. J'ai probablement eu tort d'avoir ouvert la boîte, mais je n'aurais pu l'envoyer sans dire ce qu'elle contenait : elle aurait probablement été saisie aux lignes.

Je suis rendu à L'Acadie depuis une semaine. Je suis fixé là pour y pratiquer la médecine. J'espère que toute la famille chez vous se porte bien. Mes respects à M^{me} Duvernay et à M^{lle} Harnois. À Montréal, ils étaient (nos amis) tous en bonne santé.

Mes compliments au D^r Gauvin et à nos autres amis. J'irai probablement vous voir dans le courant de l'été prochain.

Adieu. Votre ami.

J.G. Beaudriau

Écrivez-moi à L'Acadie, et au long.

* * *

Notes

¹ Ludger Duvernay (1799-1852), imprimeur et journaliste au journal *La Minerve*, de Montréal, en exil aux États-Unis. Voir Georges Aubin et Jonathan Lemire, *Ludger Duvernay, Lettres d'exil, 1837-1842*, Montréal, VLB éditeur, 2015, 302 p.

² L.J.A.P. pour Louis-Joseph-Amédée Papineau.

³ Mariage à Saint-Paul de Lavaltrie, le 25 novembre 1840, de Bernard-Henri Leprohon, médecin, fils de Léon-Bernard Leprohon et de Catherine-Louise Faribault, avec Dlle Suzanne-Antoinette-Caroline Leodel, fille de Peter Charles Leodel, écr, j.p., seigneur et copropriétaire de la seigneurie de Lavaltrie, et d'Antoinette de Lanaudière; l'épouse est aussi nièce de l'honorable Barthélemy Joliette, tous deux du village de l'Industrie [Joliette]. *Le Jean-Baptiste*, 4 décembre 1840.

⁴ J.W. Beaudriau pour Jacques-William Beaudriau; William étant équivalent de Guillaume.

⁵ Amédée jeune se dit un Papineau-Montigny, ce qui est exact. Il vient de découvrir que Samuel Papineau, son ancêtre, est venu de Montigny (France), canton de Cerizay, département des Deux-Sèvres. Aujourd'hui, le village est nommé La Forêt-sur-Sèvre.

⁶ Le mot «Esquire» a été biffé, sans doute par Amédée Papineau.

⁷ Guy Catlin (1782-1853), originaire de Litchfield, CT; arrivé à Burlington vers 1790. Il y rejoint son frère Moses Catlin. Il fonda *The Lake Champlain Steamboat Company* en 1813; il avait fait un voyage à Québec en 1805, pendant lequel il tint un journal, que l'on trouve en manuscrit dans le fonds Catlin de l'Université du Vermont à Burlington. Guy Catlin bâtit le moulin à farine de Winooski, tout près de Burlington. Père d'Alexandre Catlin, qui soutint financièrement les patriotes du Bas-Canada dans leur seconde insurrection. Guy Catlin préside une réunion tenue à Burlington le 16 décembre 1837 pour venir en aide aux réfugiés canadiens: «Canada. Public Meeting at Burlington», *The Burlington Free Press*, 22 décembre

1837. Voir aussi Guy Catlin Papers, UVB, Bailey/Howe Library, Special Collections.

⁸ Jacques-Guillaume Beaudriau, initiales suivies d'un parafe et du dessin d'une lancette ou bistouri.

⁹ Enfin le 8 jours: à la fin des huit jours.

¹⁰ «Il se trompe: Théophile [Bruneau], dont je lui ai parlé.» NAP.

¹¹ Le manuscrit porte : «j'accourrai».

¹² Édouard Beaudriau, baptisé à Chambly le 28 septembre 1816, frère aîné de Jacques-Guillaume Beaudriau.

¹³ Édouard-Martial Leprohon, époux de Marie-Louise de Niverville Lukin, de Montréal, parents des D^{rs} Jean Lukin Leprohon et Édouard Leprohon. Voir La Fontaine, *Correspondance générale*, tome II, «Au nom de la loi», p. 145.

¹⁴ Il s'agit non pas de Philippe Bruneau, mais de Théophile Bruneau (1801-1854), avocat, Frère chasseur, frère de défunt Philippe Bruneau, tous deux oncles d'Amédée Papineau.

¹⁵ George-Henri-Édouard Therrien est né à Montréal le 12 septembre 1818, fils de Joseph Therrien, marchand pelletier, et de Julie Christin. Il est étudiant en droit en 1837 et secrétaire de l'Association des Fils de la Liberté. En décembre, alors que la plupart des têtes dirigeantes de l'association sont arrêtées ou en fuite, il fait une longue déclaration au policier Pierre-Édouard Leclère, dévoilant les dessous de l'organisation militaire des Fils de la Liberté (BAnQ-VM, P224, pièce 34), donnant les noms des principaux chefs et des collaborateurs des différentes sections de l'association. Pour cela, sans doute, il échappera à l'arrestation et continuera ses études de droit en toute quiétude. En 1840, Therrien signe un contrat de cléricature pour cinq ans auprès de l'avocat Lewis Thomas Drummond (BAnQ, greffe Amable-Adolphe Pelletier, 12 octobre 1840). Sept ans plus tard, l'avocat marron George-Henri-Édouard Therrien épouse honorablement Herminie

Picard (Saint-Hyacinthe, 18 janvier 1847), fille de défunt Louis Picard, menuisier, et de Louise Drolet.

¹⁶ La suscription contient un tampon postal: «White Hall, N.Y. 28 Sep.»

¹⁷ Le texte porte: «Nous nous débandâmes et gagnèrent chacun chez soi.»

¹⁸ K.D.: les King's Dragons.

¹⁹ Joseph Poirier, fils de Joseph Poirier et de Charlotte Sénécal, de L'Acadie, Bas-Canada. Joseph Poirier père et fils s'exilent aux États-Unis en 1838. La présence de Joseph Poirier fils est signalée à Albany où il tient un magasin avec Baby. *JFL*, année 1839, 12 mai, 14 mai, 26 juillet, 29 octobre.

²⁰ Francis Marion (1732-1795), né en Caroline du Sud, s'illustra dans la guérilla au cours de la guerre d'Indépendance américaine. La biographie que lisait Beaudriau devait être celle qu'écrivit Mason Locke Weems, *The life of Gen. Francis Marion, a celebrated partizan officer, in the revolutionary war, against the British and Tories, in South Carolina and Georgia*, Baltimore, 3^e éd. 1815. Souvent rééditée, par exemple à Philadelphie en 1837.

²¹ Beaudriau dessine ici une sorte d'estrade avec une pente descendante allant d'Albany à New York.

²² En février 1839, Ludger Duvernay est alors à New York. Il habite habituellement à Burlington où paraîtra *Le Patriote canadien*. Voir lettre de Joseph Poirier, d'Albany, à Duvernay, 25 janvier 1839. BAnQ-VM,P680, pièce 283; et aussi, preuve convaincante, l'extrait suivant, écrit de New York: «I learn from Mr. Bonnefoux, merchant in the city, and from Mr. Duvernay, Canadian refugee resident here, and from two others, that Mr. Papineau has this day yielded to the desire of the Canadian refugees and to the chiefs interested in the revolution of Canada to go to France.» James Buchanan, consul britannique à New York, au colonel Rowan, 9 février 1839. BAC, MG24, A40, Fonds Colborne, Vol. 23, p. 6858-6859 et 6862.

²³ Georges Gérard, imprimeur et maître d'école, âgé de 20 ans. Ami de Duvernay et de l'avocat Joseph-Amable Berthelot fils. Incarcéré le 10 mars 1838; libéré le 19 avril suivant, moyennant un cautionnement de 200 £. «Un nommé Gérard qui était maître d'école chez Monseigneur il y a quelques années, a été ensuite employé à *La Minerve* et emprisonné dans le temps des troubles. Aujourd'hui, il est ministre protestant et il prêche dans une église nouvellement bâtie vis-à-vis le théâtre, à côté de la maison de M. Papineau père». *Lettre de Luce Bruneau-Cherrier à Julie Bruneau-Papineau*, 3 mai 1841. BAnQ-VM,P7.

²⁴ Peut-être Lucile ou Lucie Dézéry, belle-sœur d'Édouard Demers, oncle de Joseph-Guillaume Beaudriau. Elle épousera en 1844 Louis-Benjamin Beaudry.

²⁵ Sans doute Joseph Courcelles-Chevalier, qui demeurait rue Saint-Laurent, près de l'intersection Craig, dont il rapporte le nom ci-après, dans une lettre écrite de Montréal. Joseph Chevalier a été sous-voyer pour la paroisse Saint-Jacques de Montréal, dont le terme finit en août 1838. Voir BanQ-VM,E2,S3,D402. Voir aussi une obligation de Joseph Courcelles-Chevalier envers Lucie Dézéry, en octobre 1839, dans le minutier de Joseph-Augustin Labadie, minute 6311.

²⁶ *Vixit* (lat.): il a vécu – donc il est mort.

²⁷ John Bellow père serait né à Québec en 1789 sous le nom de Jean Hamel; quitta le pays pour New York à l'âge de 14 ans, aurait épousé Mary Nathan, originaire de Londres. Le couple eut plusieurs enfants à Holland (N.Y.). La famille de John Bellow émigra ensuite à La Nouvelle-Orléans puis en Californie, où John Bellow serait décédé en janvier 1857. Ses descendants vécurent en Louisiane et en Californie.

²⁸ Amédée écrit McDonnell. «Je vais dîner avec Leprohon à sa pension, 13 Murray St. J'y rencontre Masson et, dans la rue, McDonnell, de Montréal.» *JFL*, 29 juillet 1839.

²⁹ Une lettre de Jean-Baptiste C. Gazzo [Gazeau] à Duvernay, datée de La Nouvelle-Orléans le 30 août 1839, lui annonce la mort d'Auguste St-Denis en Louisiane. BAnQ-VM,P345;P1/A,30.

³⁰ Narcisse Trudeau, baptisé à Longueuil le 29 octobre 1811, fils de Louis Trudeau, aubergiste, et de Julienne Moquin. Il épouse Édesse Fournier-Préfontaine (Longueuil, 4 novembre 1833). Charpentier, marchand de bois. Compromis par sa participation active à la seconde insurrection, Trudeau s'enfuit aux États-Unis pour échapper aux poursuites. Les fils Papineau, Amédée et Lactance, le rencontrent à Albany. Il part ensuite vers la Louisiane en compagnie des D^{rs} Damour et Beaudriau, s'établit au Texas en 1840. «Beaudriau est parti avec le D^r Damour de Montréal, et un jeune Trudeau de Longueuil, pour La Nouvelle-Orléans.» *JFL*, 22 avril 1839; 29 octobre 1840. Revenu au pays, il devient conseiller pour la ville de Longueuil en 1848-1850, 1853-1855 et 1869-1870. Voir *Insurrection*, tome II.

³¹ Marguerite Harnois (1801-1868), baptisée à Louiseville le 21 avril 1801, fille d'Augustin Harnois et de Josèphe Desjarlais. Sœur de Reine Harnois qui a épousé Ludger Duvernay. Marguerite est célibataire; elle accompagne un certain temps la famille Duvernay dans son exil à Burlington. Voir *Lettres de femmes au XIX^e siècle*.

³² Édouard Demers, commis, époux de Josephte-Léocadie Dézéry. En 1842, Édouard Demers est enregistré sous le nom d'«Edward Demers, clerk» et il habite rue des Sœurs-Grises (*Grey Nuns*), près de la rue Wellington. Voir *LMD*.

³³ Guillaume-Jacques-Léon Vallée (1804-1839), fils de Joseph Vallée et de Thérèse Rodney. Médecin en 1824. Époux d'Antoinette-Marguerite-Henriette Courcelles-Chevalier (Montréal, 9 janvier 1827), fille de Joseph Courcelles-Chevalier, bourgeois, et de Marguerite Gauthier. Emprisonné au cours de la seconde insurrection, le D^r Vallée en sort avec une santé délabrée qui le conduira à la mort. Sa sépulture est enregistrée à Montréal

le 12 décembre 1839 en présence de John Jordan et d'Édouard Demers. Voir *MP*.

³⁴ Les liens entre Joseph Chevalier et la famille de John Jordan [Jourdain] apparaissent au baptême de Théophanie-Emma Jordan (Montréal, 6 mars 1838), fille de John Jordan, marchand, et d'Anathalie Gravel. Le parrain de cette enfant est Joseph Chevalier, marchand de Montréal.

³⁵ Joseph-Adolphe Perrault (1816-1843), baptisé à Montréal le 14 avril 1816, fils de Julien Perrault et d'Euphrosine Lamontagne. Médecin en 1837, il épouse Priscille Delorme (Montréal, 15 août 1837), fille de défunt Pierre Delorme, charpentier, et d'Élisabeth Burke. Présents: Louis Perrault, imprimeur, frère, Édouard-Raymond Fabre, libraire, tuteur de l'épouse, Augustin-Norbert Morin, Charles-Ovide Perrault, avocat, député patriote de Vaudreuil, frère, Edmund Bailey O'Callaghan, médecin, député d'Yamaska, Thomas Terroux, Étienne Roy, marchand, Édouard C. Fabre. Après l'échec de la seconde insurrection, Colborne décrète la loi martiale. Le nom du D^r Perrault est dans la liste des nombreuses arrestations arbitraires qui s'ensuivent. Le 8 novembre 1838, il fait son entrée au Pied-du-Courant. Pierre-Édouard Leclère, surintendant de la prison, ne trouvant aucune preuve pour l'incriminer, le libère sans procès, ni caution, le 6 décembre 1838. Il décédera à Montréal, le 9 septembre 1843, de la grippe. *Médecins et patriotes*.

³⁶ John Jordan [Jourdain], fils de James Jordan et de Marie Germain, a épousé Anathalie Gravel (Montréal, 19 avril 1831), fille de Louis Gravel et de Geneviève Duret. Ce John Jordan était présent à Montréal au décès du D^r Vallée. Neveu de Jacob Jordan, député, John Jordan est un marchand général, rue Saint-Paul et rue Notre-Dame à Montréal. *LMD*.

³⁷ Théophile Dufort (1803-1863), né à Montréal François-Théophile *Bougrette*, fils de Vincent Bougrette-Dufort, tabaconiste, et de Josèphe Senet. Il eut pour marraine Marie-Louise Papineau, tante de Louis-Joseph. Commerçant voyageur dans le Haut-Canada et patriote. En exil à Burlington et à Detroit. De retour au pays en 1840; teneur de livres et

vérificateur de comptes. Il termine sa vie à Québec comme employé au bureau du receveur général.

³⁸ Le D^r Olivier-Théophile Bruneau (1805-1866), un petit cousin de Julie Papineau. Il fut parmi les premiers professeurs à la faculté de médecine de l'Université McGill. Frère du juge Jean-Casimir Bruneau et de François-Pierre Bruneau, seigneur de Montarville.

³⁹ À Montréal, le 13 septembre 1839, est baptisée Marie-Léocadie-Malvina Demers, née le 11 septembre du légitime mariage de sieur Édouard Demers, gentilhomme, soussigné, et de dame Josephte-Léocadie Dézéry, de cette paroisse. Le parrain est sieur Guillaume Demers, et la marraine, dame Marie Dézéry, soussignés. Signatures de Marie Laflamme, Guill. Demers et E. Demers.

⁴⁰ En 1839, Nathaniel Dana Winslow (1808-1874) est «publisher» au journal *Burlington Sentinel* avec A.B. Bishop. Journal «républicain démocrate» qui parut de 1810 à 1844. Son épouse est Sophia Fitts.

⁴¹ Duvernay a noté sur la suscription: «J.G. Beaudriau, L'Acadie, Avr. '40.»

⁴² Louis-C. Vandal, époux de Marie-Ann Esinhart. Au recensement de 1851 à Saint-Jean-sur-Richelieu, il est «officier de douane», âgé de 38 ans. Voir aussi *JFL*.